JOURNAL HELVETIQUE OU RECUEIL DE

Pièces fugitives de Litérature choiſie; de Poëſie; de Traits d'Hiſtoire, ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverſes autres Particularités intereſſantes & curieuſes, tant de Suiſſe, que des Païs Etrangers.

MAI 1739.

A NEUCHATEL.

De l'Imprimerie des Journaliſtes.

MDCCXXXIX.

Avec Aprobation.

JOURNAL HELVETIQUE

MAI 1739.

LETTRE

Sur *une* INSCRIPTION *trouvée en* SAVOIE.

MESSIEURS,

LES Antiquités ſont un genre de Littérature, qui doit trouver place dans vôtre Journal. Nous y avons déja vû quelques Inſcriptions découvertes en Suiſſe. En voici une qui n'eſt pas tout à fait de vôtre reſſort, puiſqu'elle ſe trouve dans le Païs des *Allobroges*. Mais comme je ne connois point de Journal *Allobroge*, j'ai crû que les *Helvétiens*, leurs plus proches voiſins, voudroient bien la recevoir, & la faire connoître.

Le lieu où l'on voit cette Inſcription eſt *Taloire*, Bourg ſitué ſur le bord du Lac d'*Anneci*,

environ à deux lieües de distance de cette Ville. Il y a là un ancien Couvent de *Bénédictins*, fondé l'an 1025. par *Ermengarde*, Femme de *Rodolph III.* Roi de Bourgogne. C'est un Fils de Mr. de *Mellarède* qui en est aujourd'hui *Abé Commendataire.*

Taloire est un Côteau où l'on voit d'excellentes Vignes, dont les Religieux possédent la plus grande partie. Une semblable situation n'a pas paru indiférente aux anciens Bénédictins pour y placer leurs Monastéres. Ceux de *Taloire* n'ont reçû qu'une legére Réforme, & ne se piquent pas autant d'érudition que ceux de la *Congrégation de St Maur.* On dit qu'ils cultivent beaucoup mieux leurs Vignes que les Sciences. *Dom Martenne & Dom Durand* y passérent il y a 30. ans. Mais ils ne donnent pas une idée fort avantageuse de la Bibliotèque, dans leur *Voïage Literaire.* La Cave est beaucoup mieux fournie & mieux entretenuë Il y a quelques années qu'on aloit voir dans ce Couvent une Curiosité d'un genre singulier. C'étoit une *Cuve* d'une énorme grandeur, & qu'on auroit pû marier avec le fameux *Tonneau d'Heidelberg.* Elle avoit passé en Proverbe, & pour exprimer quelque Vaisseau d'une capacité extraordinaire, on disoit, *c'est la Cuve de Taloire.* Elle est malheureusement tombée en ruine. Elle a eu le sort de la plûpart de ces admirables Ouvrages auxquels on avoit donné le nom de *Merveilles du Monde,*

de, qui ne ſubſiſtent plus que dans l'Hiſtoire, ou dans la mémoire des Hommes.

Il me ſemble que nos deux Voïageurs Bénédictins après avoir rendu raiſon des Manuſcrits de *Taloire* auroient dû faire conoitre au Public nôtre Inſcription Romaine. Elle eſt ſur une Pierre enchaſſée dans la muraille de l'Egliſe des Bénédictins, immédiatement au deſſus du Portail. *Guichenon*, dans ſon *Hiſtoire de Savoïe*, en fait bien mention; mais il l'a donnée avec tant de fautes, qu'elle y eſt inintelligible. J'ai donc prié un Religieux du Couvent, qui a beaucoup plus de goût pour l'étude que ſes Confréres, de vouloir bien la copier éxactement. Vous la trouverés ci-après telle qu'il me l'a envoïée, m'aſſurant qu'elle eſt parfaitement conforme à l'original.

Cette Inſcription paroit curieuſe. Elle nous aprend que *Caïus Blæſius Gratus*, fils de *Caïus*, de la Tribu *Voltinienne*, a fait conſtruire à ſes dépens, pour l'uſage du Public, un Edifice, où il a mis une *Horloge*, & qu'il l'a garantie par une Grille, ou une Baluſtrade (*Clatris*); qu'il a donné pour cela un certain nombre de Seſterces, (*H.S.*); qu'il a établi un Eſclave pour avoir ſoin de cette Horloge, (*SERUM* pour *SERVUM*) & qu'il donne pour ce dernier article *N. IIII. Nummeros quatuor*. Les trois derniéres Lettres *D.S. R.* doivent ſignifier, *De ſua Re*, ou *De ſuo reſtituit*.

HOROLOGIUM. CUM. SUO. ÆDIFICIO. ET.

SIGNIS. OMNIBUS. ET. CLATRIS.

C. BLÆSIUS. C. FIL. VOLTINIA. GRATUS. EX. H-S. N̄.

ET. EO. AMPLIUS. AD. ID. HOROLOGIUM. ADMINIS

TRANDUM. SERUM. H-S. N̄. ĪĪĪĪ. D. S. R.

L'Inſcription paroit ancienne. Les Gens du métier, diſent que dès le III. Siécle, on ne marquoit plus guère la Tribu dont on étoit. Il eſt vrai-ſemblable que ce Monument eſt du II. Siécle.

*Il s'*agit préſentement d'éſſaïer de découvrir de quelle nature étoit cette Horloge, que *Blæſius* fit conſtruire à *Taloire*. On ſait que les Anciens n'avoient que deux maniéres de meſurer le tems; les *Cadrans Solaires*, & les *Horloges d'Eau*.

L'inutilité des Cadrans pendant la nuit, ou dans les tems couverts, obligea les Romains à avoir recours aux *Clepſidres*. Ils en avoient de deux ſortes. La 1. étoit d'une figure piramidale, en forme de Cone. La baſe étoit percée de pluſieurs petits trous. L'orifice ſupérieur très étroit, & alongé en pointe; *In vicem coli graciliter fiſtulati*. C'eſt ainſi qu'on la trouve decrite dans l'*Ane d'Or d'Apulée*. * Les Romains avoient tiré des Grecs cette ſorte d'Horloge. *Pompée* l'introduiſit dans les Cours de Judicature, ſous ſon III. Conſulat. Châque Plaideur recevoit un certain nombre de *Clepſidres*, ſuivant l'importance, ou la nature de ſon Procès, pour déterminer la longueur de ſon Diſcours. On croit que les plus grandes, ne duroient pas plus de vingt Minutes. Cela paroit par une Lettre de *Pline*, où il dit qu'il *plaida près de cinq heures*, & *qu'on lui avoit acordé quatorze Clepſidres*. *

Il

* Lib. III.
* Lib. II. Ep. II.

Il y a beaucoup d'aparence que c'eſt de la Plaidoïerie, que nous eſt venûe la coutûme d'avoir des *Clepſidres*, pour règler la longueur des Sermons. Mais la Chaire n'eſt pas ſi ſévère à cet égard, que l'étoit le Bareau. Leur *Clepſidre* écoulée, les Avocats devoient finir. Ils ſe voïoient ſouvent obligés de couper leur Diſcours. Quel chagrin pour un Orateur, de ne pouvoir pas débiter juſqu'au bout, une Piéce d'Eloquence qui étoit le fruit de bien des veilles! Le Pére *Petau*, dans ſes Notes ſur *Syneſius*, dit que quand l'Eau étoit écoulée, l'Huiſſier frapant d'une Verge l'Orateur, lui anonçoit ainſi qu'il eut à finir. Mais l'impoliteſſe du Bareau, n'aloit pas juſques-là. L'Abé *Salier*, dans les *Mémoires de Litérature* ** a prouvé que dans cette ocaſion l'atention de cet habile Homme a été ſurpriſe, & qu'il faut entendre autrement le Paſſage Grec. Quoi qu'il en ſoit, les Orateurs Chrétiens ne ſont pas aſſujetis à un eſpace de tems ſi contraignant. On les reſpecte aſſez pour n'oſer pas leur *commander à baguette*. On ſe contente de murmurer tout bas de leur longueur, ou de s'en plaindre après coup. J'ouïs un jour donner un avis d'un tour fort ſingulier, à un des plus habiles Prédicateurs de la Haïe, qui étoit en poſſeſſion d'abuſer un peu de ce privilège. Une fois qu'il avoit avoit été d'une longueur exceſſive, & qu'il avoit bravé plus que jamais, les

** Tom. IV. Pag. 158.

les avertiſſemens de la Clepſidre, un de ſes Amis l'aborda comme il deſcendoit de la Chaire, & lui parla à peu près en ces termes : La Mer „ reſpecte ſes bords, & quelque enflée qu'elle „ ſoit, nous la voïons ſe venir briſer contre un „ peu de Sable. Mais l'Eloquence de Mr. „ S. ** plus impétueuſe que les vagues de „ la Mer, ne reſpecte point les bornes qu'on „ a prétendu lui preſcrire. Le Sable de ſon „ Horloge ne ſauroit l'arrêter. Il eſt en poſſeſ- „ ſion depuis long tems de franchir cette foible „ barriere. „ Paſſez moi, *Meſſieure*, cette petite digreſſion ; je reviens à mon ſujet.

L'autre ſorte de *Clepſidre*, qu'avoient les Romains étoit une Machine toute diférente. Elle étoit fixe, je veux dire qu'elle étoit atachée à quelque lieu particulier. On l'apeloit proprement *Horloge d'hiver*, & quelque-fois *Horloge de nuit*, par opoſition aux *Cadrans Solaires*, qui n'étoient d'aucun uſage la nuit, & qui ſervoient très peu pendant le froid, parce qu'alors les raïons du Soleil, ſont le plus ſouvent cachés par des nuages. *Pline* nous aprend qui fut l'Inventeur de cette eſpèce d'Horloge. *Scipio Naſica*, dit-il, *primus aquâ diviſit horas æquè mœtium ac dierum. Idque Horologium ſub tecto dicavit, anno Urbis* 595. * Le Médecin *Dalechamp*, qui a commenté *Pline*, s'eſt trompé en confondant cette Horloge avec les *Clepſidres* ordinaires que

* Lib. VII. Cap. 60.

nous venons de décrire, & le Pére *Hardouin* n'a pas manqué de relever cette erreur. Il s'agit donc ici de l'*Horloge d'hiver*. *Nasica* qui en étoit l'Inventeur, la plaça dans un Edifice destiné à cet usage; *sub tecto*. Ce *Tectum* répond à l'*Aedificium* de *Blæsius*, un Bâtiment pour mettre l'Horloge à couvert, & pour loger la Personne qui devoit en avoir soin.

Une Machine de cette nature, regardoit ordinairement le Public, & la dépense que demandoit son entretien. Le *TEMPLUM HOROLOGIARE* de *Gruter*, semble être de ce genre. Il étoit dedié *JOVI O. M. & Junoni Reginæ.* * Aparemment que ce Temple avoit une semblable Machine sous son couvert; comme nous avons ordinairement des Horloges aux Clochers de nos Eglises.

Pour se faire une idée de cette Machine Hidraulique, on peut concevoir un assés grand Bassin rempli d'Eau, qui par un petit trou menagé au bas, se vuidoit dans un autre vaisseau, à peu-près de même capacité, dans l'espace de douze heures. Ce prémier Bassin étoit apuïé contre un Mur, & sur ce Mur les douze heures du jour marquées les unes au dessus des autres, sur un Plan vertical, sur un Pilastre, par éxemple. Sur la surface de l'Eau du Bassin supérieur, flotoit une petite figure, comme d'un Enfant ailé, armé d'une Baguette. Cette Statue de bois

* Inscript. Gruter. pag. VI. N°. 6.

bois aiant pour baſe une petite planche, étoit toûjours debout ſur l'Eau. On l'ajuſtoit à ſix heures du matin, & à meſure que l'Eau ſe vuidoit, le petit Indicateur deſcendoit inſenſiblement juſqu'à ſix heures du ſoir, en montrant toûjours du bout de ſa Baguette l'heure qu'il étoit. Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir qu'on avoit pris la précaution d'aſſujettir le petit Homme à deſcendre toûjours perpendiculairement ſur une même ligne, & ſans s'éloigner du Mur. Il ne lui étoit pas permis de voguer à l'avanture ſur toute la ſurface du Baſſin.

J'ai déja dit que l'Eau du prémier Baſſin tomboit dans un ſecond, placé au deſſous, & de la même capacité, dans l'eſpace de douze heures. A ſix heures du ſoir, le Concierge prépoſé ſur l'Horloge remettoit l'Eau dans le prémier Vaiſſeau. Le petit Indicateur remontoit par-là à ſon prémier poſte, & il faiſoit pour la nuit, la même fonction qu'il avoit faite pendant le jour. Le tems & l'Eau qui ſe perdoient néceſſairement à cette manœuvre, devoient être évalués, & demandoient que l'on ajuſtât l'Horloge ſur un Cadran Solaire, quand le Ciel le permettoit.

Cette maniére de concevoir l'Horloge, eſt fort ſimple; mais il faut ſupoſer pour cela, que dans le tems qu'elle fut conſtruite, les Romains comptoient leurs Heures comme nous. Cette ſupoſition eſt aſſez probable. Il eſt vrai que dans les Siécles précédens les Heures du jour, &

celles de la nuit étoient chez eux d'une inégale longueur. Trois cent ans après la fondation de Rome, ils avoient apris des Grecs la diviſion du jour & de la nuit partagée; en ſorte que depuis le lever du Soleil, juſqu'au coucher, ils comptoient les douze heures du jour; & depuis le coucher de cet Aſtre, juſqu'à ſon lever, ils comptoient les douze heures de la nuit. Par-là les heures devenoient fort inégales, ſelon l'inégalité des jours & des nuits. Elles n'étoient ſemblables qu'au tems des Equinoxes. On croit que ce partage bizarre venoit originairement des Babiloniens. Mais ſous les Empereurs Romains on commença à s'apercevoir qu'elle n'étoit pas comode, & l'on introduiſit peu à peu la maniére de compter vingt-quatre heures égales d'un minuit à l'autre. Du tems d'*Aulu-Gelle*, cette derniére méthode étoit en uſage. * Cet Auteur vivoit ſous *Hadrien*, & nous avons vû que nôtre Inſcription peut être de ce tems-là, ou un peu poſtérieure.

Je ſai bien que *Vitruve* ** a décrit de ces Horloges d'Hiver pour des heures inégales, & qui changeroient tous les Mois, & même tous les Jours, & qu'il indique par quel artifice on peut venir à bout de les conſtruire. *Perrault*, ſon Commentateur, a encore rencheri ſur ſon Auteur, en imaginant une nouvelle *Horloge Hidraulique*,

* Gell. Lib. III. Cap. 2.

** Liv. IX. Ch. 9.

lique. qui s'ajuſteroit avec l'ancienne diviſion des Heures. Mais outre que ces Machines ſont fort compoſées, & aſſez dificiles à éxécuter, elles ne ſauroient convenir dans nos Climats. Un partage des Heures auſſi malentendu, pouvoit être ſuportable en Italie, & dans ces Païs Orientaux, où l'Aſtronomie a pris naiſſance, parce que dans ces Païs-là la diférence des ſaiſons ne produit pas des jours ſi longs en Eté, ni ſi courts en Hiver que le ſont les nôtres. Nous avons des jours de ſeize heures, & des nuits de huit, ce qui auroit produit des Heures trop mal proportionées entr'elles. Il y a donc lieu de croire que l'Horloge de *Taloire* faiſoit les Heures égales, le jour & la nuit, en comptant 24. Heures d'un minuit à l'autre.

J'ai renvoïé juſqu'à préſent à expliquer ces mots de l'Inſcription qui me paroiſſent les plus dificiles *Horologium CUM SIGNIS OMNIBUS. Signa* ſignifie quelque-fois chez les Romains les marques des Heures. *Dom Calmet*, dans ſa Préface ſur la Genèſe, dit que dès qu'on eut trouvé les Horloges, les Heures ne s'apellérent pas *Horæ*, mais *Signa*. *Cum Signis omnibus*, voudra donc dire que *Blæſius* a fait conſtruire une Horloge qui marque toutes les Heures, c'eſt-à-dire, celles de la nuit, comme celles du jour. Il ſemble qu'il a voulu faire entendre par-là la ſupériorité de ſon Horloge ſur les Cadrans Solaires, qui ne montrent que les Heures du jour, & point celles de la nuit. *Signa*

Signa chez les Romains ſignifioit auſſi des *Statuës*. *Blæſius* pouvoit avoir décoré ſon Horloge de quelques Morceaux de Sculpture. Celui qui avoit fait cette dépenſe avertiſſoit donc le Public, que non ſeulement l'Horloge, mais la Baluſtrade qui l'environoit, & *toutes les Statuës* qui en faiſoient l'ornement, avoient été faites à ſes fraix.

Cette Baluſtrade me rapelle une petite dificulté qu'il faudroit auſſi reſoudre. Une Horloge d'Eau, dans un endroit fermé par de ſimples Baluſtres, ne pouvoit que géler en Hiver dans le Païs des *Allobroges*; cependant c'eſt proprement pour cette ſaiſon qu'elle avoit été conſtruite. Quelle précaution pouvoit-on prendre pour remédier à cet inconvénient?

On pourroit répondre qu'il eſt à ſupoſer que l'Eſclave qui règloit cette Horloge, & qui la conduiſoit, étoit atentif à entretenir la fluidité de l'Eau par le moïen du feu. Mais outre que cela eſt aſſez dificile dans un endroit ouvert, il en auroit trop couté de Bois pour cela. Ce Concierge n'avoit que quatre Seſterces pour ſes gages, & pour l'entretien de l'Horloge. Quatre grands Seſterſes reviennent à peu près à 166. Livres Argent de France, ſomme fort modique, comme l'on voit. S'il y avoit eu dans ce lieu-là quelque ſource d'Eau chaude, comme celles d'*Aix* en Savoïe, cela auroit épargné bien du Bois, & bien de la peine à nôtre Eſclave.

J'oublios

J'oublioís d'avertir ſur *Taloire* qu'on ne ſait guère ce que c'étoit que cet endroit là avant la fondation du Monaſtère. La Charte originale d'*Ermengarde*, Femme du Roi *Raoul*, en parle comme d'un ſimple Village. Il eſt aſſez ſurprenant de trouver dans un ſemblable lieu une Inſcription pour conſerver la mémoire de l'établiſſement d'une Horloge publique. On ne fait guère cette dépenſe que dans une Ville, ou au moins dans un bon Bourg. Cependant on peut ſupoſer que *Taloire* étoit déja quelque habitation conſidérable du tems des Romains, quoi qu'on n'en ait point d'autre preuve que nôtre Horloge même.

Tout ceci ne ſont que des conjectures. On voudroit bien que quelque habile Antiquaire nous expliquât cette Inſcription. Si la ſanté du célèbre Mr. *Bourguet* lui permettoit de nous donner ſes idées là deſſus, il pourroit débrouiller mieux que Perſonne ce qui embaraſſe encore. Je n'ai eu d'autre but, *Meſſieurs*, en vous envoiant ce Monument, que d'inviter quelque Antiquaire de profeſſion à nous communiquer ſes lumiéres. Si j'ai comme un Enfant perdu, hazardé mes conjectures ſur des Matiéres qui ne ſont pas de mon reſſort; c'eſt dans l'eſpérance que quelqu'un qui ſeroit mieux au fait, me redreſſeroit, & que le Public pourroit profiter de ma témérité. Je ſuis, *&c.*

Genéve le 25. Avril 1739.

ECLAIR-

ECLAIRCISSEMENS

De Mr. GUISI, *Avoïer de la Ville d'Arau, ſur ſes Conjectures concernant l'Union de l'Ame avec le Corps inſerées dans le Journal Helvétique d'Avril* 1738.

L'Etat de la Controverſe, qui s'eſt élevée dans le *Journal Helvétique* conſiſte, *à trouver la raiſon par laquelle l'Ame agit ſur le Corps, & comment l'Ame eſt affectée par le Corps.* Il s'agit de ſavoir, *ſi cela ſe fait proprement par une Vertu phiſique, inée, imprimée & permanente; ou improprement par une dénomination extrinſéque, en ſorte que l'Ame & le Corps ne ſont que des Cauſes occaſionelles & non éficaces; ou enfin par une Harmonie pré-établie, en vertu de laquelle l'Ame & le Corps ſe répondent exactement dans leurs fonctions, ſans que l'un agiſſe dans l'autre, ni phiſiquement, ni occaſionellement.*

Il faut d'abord expliquer ce que l'on entend par la Vertu phiſique inée de l'Ame & du Corps.

Par la *Vertu de l'Ame ſur le Corps*, je n'entens *autre choſe, qu'une Vertu motrice & directrice primitive, que l'Ame par le moïen de ſon Union avec le Corps, (c'eſt-à-dire, par le logement qu'elle*

qu'elle a pris dans le Corps, enſuite d'un Arrêt ou Réglement Divin) imprime ou communique actuellement au Corps, qui en eſt ſuſceptible par ſa conſtitution; & par laquelle Vertu l'Ame peut imprimer le mouvement au Corps, diriger, augmenter, diminuer & arreter ce mouvement ſuivant la conſtitution du Corps.

Par la *Vertu phiſique du Corps*, j'entens une *puiſſance active, ſubſtantielle & élémentaire, par laquelle le Corps peut agir ſur l'Ame, modifier l'Ame en diferentes manieres, exciter & occaſioner dans l'Ame diférens ſentimens & diverſes penſées.*

La Vertu motrice & directrice primitive de l'Ame ſupoſe deux choſes: 1°. Une force, qui émane de l'Ame, qui ſe communique au Corps, & que l'Ame ſent qui ſort d'elle. Nous avons éfectivement un ſentiment vif & éficace de cette Vertu. Nous ſentons que nous avons une volonté éficace d'agir dans nôtre Corps; & que cette volonté, quelque forte & violente qu'elle ſoit, n'a aucune force ſur le Corps d'un Homme avec qui nôtre Ame n'eſt point unie. Par exemple: La pente d'une Mere vers ſon Enfant, ou la pente d'un Amant vers ſa Maitreſſe, quelque violente qu'elle ſoit, n'eſt nullement capable de produire le moindre mouvement dans le Corps de l'Enfant ou de la Maitreſſe. Nous ſentons auſſi que la ſimple volonté de nôtre Ame, quelque grand que ſoit le déſir, n'eſt point en état d'imprimer le mouvement à

nôtre Corps, ſi elle n'eſt point acompagnée de cette force motrice qui ſort de l'Ame & ſe communique au Corps. La prémiére volonté eſt à peu près comme la *Véleité* dans la Morale, qui eſt inéficace & ſans ſuite: Un Homme porté au plaiſir peut avoir la volonté ou plûtôt la véleité d'être chaſte, mais il n'a pas la volonté de vivre chaſtement.

2o. Une diſpoſition & conſtitution du Corps propre à recevoir cette force motrice de l'Ame. Car ſi le Membre, que l'Ame voudroit mouvoir & auquel elle tâcheroit d'imprimer ſa Vertu motrice, étoit paralitique, quelque forte que fut cette Vertu, elle n'imprimeroit point de mouvement dans ce Membre paralitique. Ce qui prouve qu'une certaine conſtitution du Corps, propre à recevoir la Vertu motrice, eſt auſſi néceſſaire, pour le Mouvement volontaire de nôtre Corps que la Vertu motrice de l'Ame même. Cela prouve auſſi que l'Ame, comme Agent, a une influëence phiſique ſur le Corps, proportionée à la conſtitution du Corps comme ſujet paſſif.

Pour eclaircir d'avantage cette Matiére, on doit faire une ſérieuſe atention à la diverſité des Mouvemens du Corps humain, dont j'ai déja parlé dans mes précédentes Conjectures. Ces Mouvemens ſont de trois ſortes, *naturels, volontaires & mixtes.*

Les *Mouvemens naturels*, ſont ceux où l'Ame

n'a

n'a point de part, où elle ne peut inſpirer aucun mouvement, ni diriger le mouvement de ces parties, qui ſe remuënt même contre le gré de l'Ame: Tels ſont les mouvemens du Cœur, des Artères, du Sang, de l'Eſtomac & des Inteſtins, la ſecrètion des humeurs & des eſprits animaux &c.

Les *Mouvemens Volontaires ou Arbitraires*, ſont ceux qui dépendent de la volonté éficace de l'Ame, où l'Ame peut imprimer une Vertu motrice à ces parties, & diriger leurs mouvemens. Tels ſont les Mouvemens des Bras, des Jambes, de la Machoire inférieure, des Lèvres, de la Langue, des Yeux, des Paupiéres, du Col, du Dos, de l'Oeſophage, de l'Orifice de la Veſſie & de l'Anus.

Les *Mouvemens Mixtes*, ſont des Mouvemens proprement naturels, qui ſe font ſans que l'Ame y ait part; mais qui dépendent de l'Ame, en ce qu'elle peut les augmenter ou diminuer. Tels ſont les Mouvemens de la Poitrine, des Poumons, du Diaphragme & du Bas-Ventre. Le Mouvement de la Membrane Muſculaire du Cerveau, apellée *Dure-Mère*, ſemble auſſi être de cette Claſſe.

Il eſt conſtant que la Vie de l'Homme dépend des Mouvemens naturels du Cœur, des Artères, du Sang &c. & du Mouvement du Cerveau & des Eſprits animaux; & que l'Ame n'a point d'empire ſur ces Parties & ſur leurs

Mouvemens. Il eſt auſſi conſtant que la commodité de la Vie dépend des Mouvemens volontaires. Par éxemple, la Secretion de l'Urine & des Excrémens, ſe fait par un mouvement naturel, ſans que l'Ame y ait part; mais la ſortie de l'Urine & des Excrémens hors du Corps dépend de l'Ame pour la commodité de l'Homme.

Cette diférence des Mouvemens dans le Corps humain prouve aſſés clairement, que Dieu a établi certaines règles, ſelon leſquelles la *Force phiſique* & la *Vertu motrice* de l'Ame, doit être imprimée & communiquée au Corps.

Si on me demande, pourquoi l'Ame ne ſauroit imprimer aucune Vertu motrice ou directrice aux Parties Vitales? Je répons, qu'outre que Dieu ne veut pas que la Vie de l'Homme dépende de l'Homme même, il eſt très probable qu'il y a quelque Mécaniſme ou quelque Conſtitution particuliére dans les Nerfs & dans les Fibres motrices, d'où dépend le Mouvement naturel de ces parties, qui ne ſe trouve point dans les autres parties, ſujettes au Mouvement volontaire de l'Ame; qui ne permet point que l'Ame puiſſe imprimer ſa Vertu motrice, ou qui fait que ces parties ne ſont point ſuſceptibles de cette Vertu motrice de l'Ame. Par éxemple; Une certaine conſtitution des Nerfs dans un Bras paralitique de l'Homme, ne permet point que l'Ame puiſſe imprimer la Vertu

Vertu motrice dans un Bras de cette diſpoſition ; ou le Bras dans cette diſpoſition ne peut recevoir une telle Vertu.

Il faut donc qu'il y ait certains reſſorts cachés (*) dans les Parties vitales, par leſquelles ce Mouvement continuel ſe fait alternativement par contraction & dilatation des Fibres élaſtiques; comme ſelon toutes les aparences il y a un ſemblable Mécaniſme particulier, dans le Muſcle central de la Matrice, récemment découvert, par lequel proprement ſe fait l'involontaire excluſion du Fœtus ou de l'Enfant dans l'acouchement des Femmes, où l'Ame, par une Providence admirable, n'a aucune part.

Mais il faut tâcher de montrer que l'Influënce phiſique de l'Ame ſur le Corps, ou, ce qui eſt la même choſe, que la Vertu motrice & directrice de l'Ame ne répugne point à la nature de ces ſubſtances.

Avant que de s'expliquer là-deſſus, il faut d'abord avoüer que le Monde *intellectuël* nous eſt preſque entiérement inconnu. Nous ne ſavons pas en quoi conſiſte la ſubſtance des Eſprits. Leurs qualités, leurs fonctions, leurs forces & leur œconomie ne nous ſont point manifeſtées aſſés clairement pour en tirer des conſéquences certaines. Nous n'avons pas une

(*) On n'a point encore déchifré tous les Miſtères & tous les Reſſorts cachés dans l'admirable Phiſique du Corps humain.

idée juſte, nette & complette de la nature intime des ſprits & de nôtre Ame en particulier. Lorſque les Philoſophes diſent, que l'Eſprit eſt immatériel, que l'Ame eſt immatérielle, cela ne détermine point ce que c'eſt que la ſubſtance de l'Ame. Tout ce que nous en pouvons conclure eſt, que la ſubſtance d'un Eſprit ne conſiſte point dans une Matiére qui nous eſt connuë, & que nous pouvons nous imaginer. Mais 1°. cela ne prouve pas que l'Eſprit ne puiſſe avoir une Matiére toute diférente de celle dont nous avons une idée ou une image dans nôtre Cerveau. 2°. Cela ne détermine nullement en quoi conſiſte la ſubſtance d'un Eſprit ou d'une Ame raiſonable. Comme les définitions négatives ne poſent rien de clair & de précis, on détermine ſeulement par-là, que l'Ame n'eſt point une ſubſtance matérielle, tirée de cette Maſſe qui nous eſt connuë; mais on n'explique point ce que c'eſt que cette ſubſtance immatérielle. Je ne veux point donner ocaſion de croire que l'Ame eſt matérielle, comme on en acuſe Mr. LOCKE cet ingénieux Métaphiſicien *Anglois*; mais j'oſe avancer, qu'il n'eſt nullement prouvé, qu'il n'y a point de Matiére, toute diférente de celle dont nous avons une idée, ou plûtôt une image; & qu'il n'eſt point démontré que cette Matiére, dont nôtre imagination n'eſt point ſuſceptible, n'entre point dans la ſubſtance d'un Eſprit.

Mais

Mais laiſſons le Matérialiſme d'Ame, de quelque genre ou eſpèce que ce ſoit, il eſt toûjours certain qu'une idée claire, nette, préciſe, & complette de cette ſubſtance apellée *Eſprit* ou *Ame*, nous manque. Cela étant, par quelle Logique peut on déterminer qu'un éfet qu'on atribúe à une ſubſtance dont nous n'avons pas une idée juſte, répugne à cette ſubſtance & à ſa Nature intime? Comment l'Ignorance, qui eſt un *Non être*, peut elle prouver ſi un Etre éxiſte ou non? Pour déterminer ſûrement que deux Etres, ſont incompatibles, il faut avoir une idée éxacte & parfaite de l'un & de l'autre.

On m'objectera, que l'on ne ſauroit comprendre comment un Eſprit immatériel, peut agir ſur un Corps qui n'eſt que Matiére. Je répons qu'il n'eſt point prouvé, que le Corps ne ſoit que de la Matiére. La ſubſtance du Corps eſt quelque choſe de plus élevé que la Matiére. Mais ſupoſons que le Corps ne ſoit que la Matiére qui nous eſt connuë; & que le défaut de comprendre l'Action d'un Eſprit ſur un Corps, ſoit un Argument démonſtratif pour prouver que cette Vertu d'agir eſt naturellement impoſſible, & qu'elle repugne à la nature intime d'un Eſprit. Au lieu de dire que l'on ne peut comprendre cela, il faudroit dire qu'on ne ſauroit ſe l'imaginer. Dans ces Matiéres abſtraites, il ne faut point ſe règler ſelon les idées de l'Imagination, mais ſelon celles d'un Entendement pur. Selon

Selon les idées de cet Entendement pur, nous pourrons concevoir que Dieu a crée les Eſprits pourvûs d'une force primitive & inée, pour agir phiſiquement dans les Corps, ſelon les Regles de l'Union des Eſprits avec des Corps, que Dieu à établies. Nous pourrons, *dis-je*, concevoir cela ſans que nous puiſſions comprendre comment cette Action ſe doit faire. Je ne crois pas que perſonne puiſſe déterminer, d'une maniére déciſive, qu'elle répugne à la Nature d'un Eſprit. On ne peut pas dire, que cela répugne à la Nature de Dieu; car Dieu même eſt un Eſprit, quoi qu'Infini. Or ſi un Eſprit infini peut agir dans les Corps d'une maniére infinie, il peut auſſi créer des Eſprits, qui puiſſent agir dans les Corps, quoi que d'une maniére finie & déterminee. L'Infinité n'ôte point la diférence des Subſtances. Tout Eſprit fini ou infini, agit toûjours conformément à ſa nature. Or, ſi l'Action dans les Corps répugnoit à la Nature d'un Eſprit, elle répugneroit auſſi à la Nature de Dieu, qui eſt un Eſprit, dont l'infinité n'eſt que la ſuprême perfection de ſa Nature Spiritüelle De plus, Dieu eſt un Eſprit infini, & l'Auteur, & preſque le ſujet ou la ſubſtance de tous les Corps de l'Univers; car tout l'Univers eſt en Dieu & ſubſiſte en Dieu. & tout ſe remüe en Dieu. Il eſt donc clair, qu'il ne répugne nullement à la Nature de l'Eſprit Infini, d'avoir crée des Eſprits finis,

finis, qui puiſſent agir, conformément à leur Nature, dans les Corps; leur imprimer une Vertu motrice, & déterminer leur mouvement par une Vertu directrice, & cela ſelon certaines règles de l'Union de ces Eſprits avec les Corps.

On ne peut pas dire nõ plus que cela répugne à la Nature d'un Eſprit. Quoi que nous ne puiſſions pas comprendre comment une force motrice & directrice phiſique ſort de l'Ame ou d'un Eſprit & ſe communique au Corps nous concevons cependant qu'un Eſprit peut être pourvû d'une telle force & Vertu; c'eſt à dire que l'Eſprit infini, Créateur de tous les Eſprits, & de tous les Corps peut créer des Eſprits finis, doüés d'une force & Vertu primitive & imprimée, pour agir ſur les Corps d'une maniére phiſique & conforme à leur Nature, ſelon les Loix établies dans l'union de l'Eſprit ou de l'Ame avec le Corps. Nous pouvons avoir ce ſentiment juſques à ce qu'on démontre évidemment, que l'Eſprit naturellement & conformément à ſa nature n'eſt point ſuſceptible de cette force; ou que quoi que l'Eſprit en fut capable, le Corps n'eſt point ſuſceptible d'une telle Vertu émanante de l'Eſprit; & que l'un & l'autre y répugnent, & ſont incompatibles.

Le ſentiment vif & éficace que nous avons, fondé ſur une expérience univerſelle & inconteſtable, que nôtre Ame a une Vertu motrice & directrice ſur quelques parties de nôtre Corps,

qui émane, pour ainſi dire, de l'Ame, & qui ſe communique à nôtre propre Corps ; ce ſentiment, *dis je*, ſera toûjours une preuve convaincante de l'*Influence phiſique* & réelle de l'Ame ſur le Corps, juſqu'à ce qu'on démontre ſolidement que ce ſentiment n'eſt point réel, mais ſeulement aparent ; & que la réalité de cette Influence répugne évidemment aux idées claires, juſtes & complettes que nous avons de la ſubſtance de l'Ame & du Corps, & des forces & vertus naturelles qui leur conviennent, conformément à leur nature intime : Ce que Perſonne n'a pû démontrer juſqu'à préſent.

Puis donc que nous n'avons pas une idée des Eſprits, comme on parle, *à priori*, en décendant de la Cauſe aux Efets, nous ſommes obligés de les chercher *à poſteriori*, en remontant des Effets à la Cauſe. Or nous ſentons l'éfet de nôtre Ame dans nôtre Corps d'une maniére invincible. Cet éfet eſt clair & inconteſtable, & nous l'atribüerons réellement à nôtre Ame, juſqu'à ce qu'on démontre, comme il faut, que nous nous trompons, en prenant pour cauſe ce qui ne l'eſt point, & qu'une autre cauſe phiſique eſt l'Auteur de ces Efets, ou que l'Ame eſt dans une impuiſſance phiſique de les produire.

On ſe fait encore une dificulté plus grande ſur l'*Union paſſive de l'Ame avec le Corps*. Comment, *dit-on*, l'Ame qui eſt d'une Nature imma-

matérielle, peut elle être afectée par le Corps, ou comment le Corps matériel peut il agir sur l'Ame immatérielle, cette Action ne pouvant se faire que par l'atouchement?

Tangere vel tangi, nisi Corpus, nulla potest res.

J'avouë que la dificulté est considérable, quoi qu'elle soit à peu près égale à celle de savoir, comment un Esprit peut agir sur un Corps. Mais il n'est pas question de resoudre ces sortes de Problèmes: cela est impossible & surpasse nos forces Il s'agit seulement de montrer le fait, & de prouver qu'il ne répugne point manifestement & évidemment à la nature des choses: cela nous sufit dans ces Mistères phisiques. Châcun sait quel est là dessus le sentiment de *Descartes* & de *Leibnitz*.

Je veux bien croire que ce n'est point par une suite nécessaire du mouvement corporel, par éxemple, que dans la brûlure du Corps, l'Ame ait un sentimant si exquis, apellé douleur, ce Mouvement corporel n'aiant point de raport avec ce sentiment de l'Ame. Cependant si le mouvement qui s'excite dans les Organes du Corps ne parvient point au Cerveau, jusqu'à l'Ame, l'Ame ne se formera aucune idée; sans cela, cet aparat artificieux dans les Organes du Corps, seroit inutilement planté si merveilleusement.

Mais on dira toûjours: Tout cela ne sert de

rien, il s'agit de montrer comment la Matiére peut agir ſur un Etre deſtitué de Matiére? Je répons, en demandant, qu'on m'explique en quoi conſiſte la Force motrice dans les Corps, & comment la communication de mouvement s'y fait? On me répondra par l'atouchement. Mais ce n'eſt pas tout, ce n'eſt pas le principal; c'eſt ſeulement le moïen par lequel cette communication de mouvement ſe fait, ou par lequel la Force motrice s'imprime aux Corps. De même l'Union d'un Eſprit avec un Corps eſt le moïen par lequel l'Eſprit peut agir ſur le Corps, & le Corps ſur l'Eſprit, ſans que l'on puiſſe expliquer comment cela ſe fait.

Si cela n'eſt pas ſatisfaiſant, & que l'on continüe à me demander, coment la Matiére peut agir ſur un Etre qui n'eſt point Matiére, je répons encore: L'Eſprit eſt une ſubſtance, & le Corps une autre ſubſtance. Si le Corps agit ſur l'Eſprit, il agit par la ſubſtance. Or il n'y a rien de contradictoire, qu'une ſubſtance agiſſe ſur une autre ſubſtance. Ce n'eſt point la Maſſe du Corps qui conſtitüe la ſubſtance du Corps. La Maſſe du Corps n'étant que la * *Trine Dimenſion des Carteſiens*, ou l'extenſion en long, en large, & en profond, n'eſt pas ce qui conſtitüe la ſubſtance du Corps: C'eſt quelque choſe de plus noble & preſque de Métaphiſique, c'eſt le Sujet. L'Ame eſt la Vertu de la Maſſe du Corps. Sans cette Vertu

* Trine, compoſé de trois.

Vertu ſubſtantielle, la Maſſe ou le Corps n'eſt proprement qu'une *Tête morte*, & comme un acccident ſans ſujet.

On me dira que ce raiſonnement eſt trop obſcur & trop abſtrait. J'avoüe que ſi on le meſure ſelon les idées de l'imagination, on le trouvera tel; mais l'Entendement pur va plus loin: Il conçoit aiſément cette Théſe: *Que la Sageſſe Divine nous a caché la ſubſtance des Natures, tant ſpirituëlles que corporelles.* Les ſubſtances des choſes n'afectent point nos ſens extérieurs, c'eſt à dire, les Organes de nos Sens, ni nos Sens intérieurs, comme l'imagination & la mémoire.

Suivant ces principes, la ſubſtance du Corps peut agir ſur l'Ame, non par ſon extention ou par ſa Maſſe proprement dite; mais par ſa Vertu ſubſtantielle, qui eſt pour ainſi dire l'Ame des Corps.

Si nous ôtons aux Natures, ſoit intellectüelles, ſoit corporelles, la Vertu ſubſtantielle d'agir, nous ne ſommes pas trop éloignés du *Spinoſiſme*. Je ne ſai pas par quelle raiſon, nous voudrions atribüer tout immédiatement à l'Auteur de la Nature, comme s'il étoit indigne de Dieu de créer & de conſerver des Natures pourvûës d'une force ou vertu primitive, ſubſtantielle & éficace, qui doivent agir ſelon certaines Loix établies de Dieu, ſans que l'on ſoit obligé de recourir aux *Cauſes ocaſionelles*, ou à une *Harmonie*

nie pré-établie. Les prémiéres ne ſont que des Cauſes titulaires, & ces deux Hipothiſes ne renferment pas des principes plus clairs ni mieux prouvés que le principe que j'ai poſé des *Vertus ſubſtantielles & éficaces*, & de *l'Influence phiſique* des Natures intellectüelles & corporelles. Il me paroit donc que c'eſt ſans fondement que le célèbre Mr. BOURGUET, nous acuſoit, Mr. ROQUES & moi, de renvoïer à des idées abſolument inconües, plûtôt que d'éclaircir la Matiére.

Au reſte je ne trouve encore un coup rien d'inconcevable à ſupoſer que tous les Eſprits crées ſont unis avec une eſpéce de Matiére trés diférente de la Maſſe matérielle qui nous eſt conuë. Mais cette Matiére mérite une Diſcution particuliére que j'abandonne aux Philoſophes du prémier Ordre.

Mr. *Guiſi* éxamine enſuite le Siſtème *Leibnitien*, & il en donne une Réfutation. Mais coñe la Matiére a déja été diſcutée amplement, & qu'il ataque cette Hipothèſe à peu près avec les mêmes Objections qui ont été avancées, nous nous diſpenſerons de donner cette ſeconde Partie de la Piéce du Savant Avoier d'*Arau*, quoi qu'elle renferme diverſes beautés qui auroient fait plaiſir aux Amateurs de ces Matiéres métaphiſiques.

AUX

AUX EDITEURS.

MESSIEURS,

EN vous envoïant les Réflèxions * que j'eus une fois ocaſion de faire, ſur l'eſpèce de Charlatanerie la plus commune dans ce Pais & la plus dangereuſe, j'étois bien réſolu de m'en tenir-là, & de ne plus penſer à me faire imprimer. Je me connois aſſès pour me faire là deſſus une Leçõ cõvenable & me dire tout ce qu'il y a à dire. A quoi bon ocuper dans vôtre Journal une Place que tout-autre que moi remplira toûjours infiniment mieux que je ne puis le faire? Cependant je reviens à vous, *Meſſieurs*, & cherche à paroître de nouveau ſur la Scène. La petite Piéce que j'ai l'honneur de vous envoier, eſt une Apendice de celle que vous avés daigné inſerer dans vôtre Mercure de *Mai* 1735. & devoit néceſſairement la ſuivre. Ce qui m'engage & me force en quelque maniére à la publier, c'eſt l'Importance du Sujet que j'ai ebauché. Oui, *Meſſieurs*, je le dis dès aprèſent; on ne ſauroit faire aſſès de cas des Bains en général. Je ſais qu'il y a de la diférence entre les Bains Mineraux naturels & les Bains doux ſimples, & ne veux rien ôter aux prémiers, de

* Examen de cette Queſtion, ſi l'on peut connoître la Nature & les Cauſes des Maladies, par l'Inſpection des Urines? Mercure d'Août 1736. pag. 50.

de leur Prix. Nous en avons en particulier d'excellens dans nôtre Voiſinage, ſur les Terres de LL. EE. de BERNE, à *Yverdun* & à *Bretiége*, leſquels j'ai eu ocaſion d'ordonner à diférens Malades, qui en ſont revenus fort ſatisfaits : Mais cela ne m'empêchera point de faire l'Eloge des Bains doux. C'eſt là un Remède admirable, je pourrois même dire univerſel, s'il y en a un, & qui cependant eſt miſérablement négligé aujourd'hui. Il étoit donc néceſſaire d'écrire ſur cette Matiére, tout au moins pour inviter les Experts à la traiter à fonds, & pour faire encore connoître à mes Compatriotes, une Partie de leurs Avantages. Ce ſera enſuite à Eux à en profiter, s'ils veulent. Quant à moi, je chercherai toûjours à me rendre utile à la Societé dans laquelle j ai le bonheur de vivre & je ne m'eſtimerai heureux, qu'autant que je pourrai parvenir à ce But Je ſouhaite, *Meſſieurs*, de pouvoir en particulier vous donner des marques de la parfaite conſidération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Neûchâtel le 8. Mai 1739.

Vôtre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, D'IVERNOIS. D. M.

CONSI-

CONSIDERATIONS

Sur les Bains doux, ſpécialement ceux du Lac, *où l'on parle par occaſion de la nature de ce Climat & des Maladies les plus fréquentes de ſes Habitans.*

LES *Bains* en général ſont un des meilleurs Moïens que la Médecine nous propoſe pour conſerver ou pour rétablir la Santé. Les Anciens qui en connoiſſoient tout le mérite, en faiſoient un uſage preſque continuel, comme le ſavent tous ceux qui ont quelque connoiſſance de l'Hiſtoire. Il y a tout lieu de croire que ce fréquent Exercice ne leur étoit pas plus agréable, qu'il leur étoit ſalutaire. Dès que l'on ſait comment les Bains agiſſent, on conçoit ſans peine, que l'Utilité qu'on peut en retirer eſt trés grande, & doit s'étendre à pluſieurs Maladies. Pour la faire connoître & l'établir, je parlerai donc d'abord de l'Action des Bains en général, & je m'arêterai enſuite à ceux du *Lac* en particulier, conſideré s ſur tout par raport à nous.

Les Bains, de quelque nature qu'ils ſoient, ſupoſé qu'on les prenne tiédes ou chauds, agiſſent toûjours par leur Poids, par leur Chaleur & par leurs Parties aqueuſes & humectantes; &

à ces trois égards, ils opérent en nous diférens éfets. La Dissertation inserée dans le Mercure de Mars 1736. P. 50. outre ce que divers Auteurs ont écrit sur cette Matiére, me dispensera d'entrer ici dans un grand détail. Je ne toucherai cet Article, qu'autant qu'il fera à mon sujet particulier.

L'Eau étant, selon le calcul de quelques Philosophes, * plus de huit cent fois plus pesante que l'Air qui nous environne, doit faire sur nôtre Corps une Impression plus considérable, que celle de l'Air. Les Vaisseaux qui aboutissent à la circonférence du Corps, fléxibles & incapables de faire une forte résistance, ne pourront se dilater dans le Bain, à raison du Poids qui repose sur eux, comme ils feroient en plein Air: Une partie des *Liquides* qu'ils devroient recevoir, sera donc repoussée de la circonférence au centre. Il est vrai que cet éfet du poids de l'Eau est contrebalancé par la chaleur du Bain, & qu'il n'est sur-tout sensible, que lorsque l'on prend le Bain froid, ou pendant les prémiers momens qu'on est dans le Bain chaud. Alors les *Liquides* obligés de rétrograder & de se réfugier vers l'Intérieur, ne peuvent le faire, sans heurter

* Entretiens Phisiques du P. REGNAULT. Tom. 2. Entr. IX. FRID. HOFFMANNI. Diss. de Balneorum Aquæ dulcis usu, in Affectibus internis. Parag. XI. Voiés aussi sur cet Article. L. BELLINI, De sanguinis Missione, Sprop. 8a. Item, Quæstiones Medicæ circà Thermas Borbonienses, par M. CHARLES, excellent Dr. & Prof. en Medecine, à Besançon.

heurter ceux qu'ils rencontrent, & ſans exciter un mouvement plus fort dans les Vaiſſeaux de l'Intérieur, & dans la Maſſe générale des Humeurs. D'un autre côté, la compreſſion même que les Vaiſſeaux de l'Extérieur ſoufrent par le poids de l'Eau qui repoſe ſur eux, ne laiſſe pas que de les mettre en jeu, & fait qu'ils ſe contractent & ſe dilatent plus fréquemment, qu'ils ne faiſoient auparavant. Or ce mouvement que le poids de l'Eau excite dans les *Solides* & dans les *Fluides*, intérieurement & extérieurement, doit néceſſairement ſecouër, agiter & ébranler les Parties ſéreuſes, viſqueuſes & épaiſſes de nos Humeurs, qui circulent difficilement, ou qui croupiſſant dans ou hors des Vaiſſeaux, ſoit dans l'intérieur du Corps, ſoit à ſa circonférence, ſurchargent ou obſtruent les Nerfs & les Fibres motrices, & empêchent les Sécrétions & les Excrétions naturelles. Délaïées d'ailleurs par l'Eau du Bain, elles ſeront facilement repompées ou remiſes en mouvement, & forcées par-là ou de ſuivre le fil de la circulation, ou de ſortir du Corps, par la voïe la plus libre & la plus propre.

J'ai déja inſinué, qu'il y a une eſpèce de contraſte dans le double éfet, que les Bains chauds produiſent ſur nous, à raiſon compoſée de leur poids & de leur chaleur. La chaleur du Bain raréfie néceſſairement le Sang & ocaſione une plus grande dilatation dans les Vaiſſeaux. Cet é-

ſet de la chaleur, qui du reſte eſt toûjours proportioné & rélatif à ſa cauſe, fait que les Vaiſſeaux de l'extérieur, comprimés par le poids de l'Eau, aportent à ce poids, une réſiſtance plus forte qu'ils n'auroient fait: Ils font alors éfort pour ſe dilater, au moins juſqu'à un certain point, à meſure que le poids de l'Eau s'opoſe à leur dilatation. Dans le Bain même, & ſur tout au commencement, ſupoſé qu'il ne ſoit pas fort chaud, l'éfet du poids peut prévaloir ſur celui de la chaleur: Mais aprés le Bain, le poids ceſſant, les Humeurs raréfiées & émuës par la chaleur & par la compreſſion que les Vaiſſeaux de l'extérieur ont d'abord ſoufert, ſe reportent en dehors, & cela d'autant plus que ces Vaiſſeaux humectés & relâchés, ſont plus ſouples, & plus ſuſceptibles d'une forte dilatation. Il arrive néceſſairement de-là, qu'ils batent avec plus de force, & que les *Liquides* ſont auſſi mûs & pouſſés à proportion. L'éfet final du Bain eſt une circulation aiſée, plus libre, plus égale & plus parfaite.

Les parties fluides & aqueuſes du Bain, s'inſinuent facilement dans le Corps tant à raiſon de leur extreme ténuité, qui les rend trés pénétrantes, qu'à raiſon de leur propre poids. Ainſi elles humectent, relâchent & détendent les *Solides* & leur donnent de la ſoupleſſe: Elles font ceſſer leur *éréthiſme* & les tenſions & contractions ſpaſmodiques, dont ils ne ſont que trop ſou-

ſouvent agités, & empêchent que le Sang ne ſe porte en trop grande quantité dans quelque endroit particulier. En lavant & décraſſant la Peau, elles débouchent les Orifices des Conduits excrétoires des Glandes cutanées, & entretiennent par-là une libre tranſpiration. Ces mêmes Parties fluides, moles & ſouples de l'Eau, en s'inſinuant plus avant dans le Corps, le rafraichiſſent & délaïent la Maſſe générale des Humeurs. C'eſt par toutes ces raiſons, que les Bains, ſur-tout ceux d'Eau douce, ſont ſi utiles dans diverſes Maladies, en général dans tous les cas où le Sang eſt acre ou noir, épais & deſſéché, & où les *Solides* trop tendus ſoufrent quelque contraction ſpaſmodique.

Il eſt inconteſtable que les Bains du *Lac* doivent produire tous les diférens éfets dont je viens de faire mention, en parlant des Bains en général. Mais pour mieux reconnoitre l'Utilité que nous pouvons en retirer, il importe de les éxaminer de plus près, & de conſiderer ſur-tout le raport qu'ils ont avec nôtre Tempéramment & avec la cauſe de diverſes Maladies auxquelles nous ſommes particuliérement ſujets.

L'Eau du *Lac* n'a rien de fort diſtingué, que ſa douceur & la moleſſe ou ſoupleſſe des Molécules dont elle eſt compoſée : Perſonne ne lui conteſte cette qualité ſavoneuſe. Batuë ſouvent des Vents & tourmentée ſans fin, elle s'épure de plus en plus, & ſe défait de ce qui peut la

ſalir: Ses Parties ſont auſſi par-là plus briſées & rendues plus pénétrantes. Chacun ſait ici que cette Eau eſt déterſive & fort propre pour le blanchiſſage & pour lever les taches des Habits. Elle mouſſe trés-facilement avec le Savon, & elle détache parfaitement & diſſout en partie le Tartre. Quelques goutes d'Huile de Tartre par défaillãce, diſtilées dans un Verre de cette Eau, la rendent blanchâtre & un peu trouble. Si dans les grandes chaleurs de l'Eté, on la fait évaporer à trés petit feu, dans un Vaiſſeau de Terre verniſſé, on retire de deux Livres, poids civil, deux ou trois grains de Poudre griſâtre, aſſés foncée & d'un goût terreux, laquelle ne fermente point avec les *Acides*, ni avec les *Alcalis*, & qui ne me paroit pas devoir être fort conſiderée ici. Elle contient auſſi des Matiéres graſſes plus legéres que l'Eau même. En Eté, la chaleur du Soleil les fait ordinairement élever à la ſurface du Lac, où elles nagent & forment une Cume ſenſible, qui s'évapore au Soleil & au Vent. C'eſt à peu près là tout ce qu'on peut en connoitre, & qu'il importe auſſi de ſavoir, & c'eſt de-là auſſi que je déduirai ſes principales Vertus. Une plus ample & plus éxacte recherche ſur la Nature intime de ces Eaux, ſeroit inutile, ou tout au plus, ne pourroit ſervir, qu'à ſatisfaire une vaine curioſité.

Si de l'Examen des Eaux du Lac, on paſſe à celui de la conſtitution de ce Climat & de ſes Habi-

Habitans en général, on ſe convaincra de plus en plus de l'utilité des Bains doux. Cela me conduit néceſſairemant à la conſidération de l'Air qu'on reſpire dans cette Ville & de la maniére dont y vit. J'aplique à ce ſujet la Maxime d'HIPOCRATE. * *Morbi fiunt, partim ex Victus ratione, partim ex Spiritu quem adtrahentes, vivimus.*

En général, on peut dire que nôtre Atmoſphère eſt pure & les Saiſons bien règlées ici. La Terre des environs ne contient aucun Minéral capable d'infecter l'Air, même quand on la remué. L'Air lui-même n'eſt ici pour l'ordinaire, ni trop épais, ni trop ſubtil, ni trop humide, ni trop chaud. Il eſt de tems en tems agité, batu & changé, par diférens Vents: Les Brouillards dont il eſt quelques-fois chargé, peuvent ſervir de Remèdes à quelques Perſonnes. Pour en connoître à cet égard, plus particuliérement la Nature & les Variations, on peut conſulter les ſavantes & éxactes Tables Météorologiques de Mr. LE DR. GARCIN, inſerées dans les Mercures de 1734. & 1735.

Le Vent du *Nord*, *Nord-Eſt* & *Nord-Oueſt*, qui ſe fait ſentir aſſés ſouvent ici, ſur-tout en Eté, eſt ſeul réputé contraire à la Santé, quoi qu'au fonds il ſoit certain qu'il purifie parfaitemét l'Air & préſerve même tout Animal de la Coruption.

On

* De Natura Hominis. Cap. XVIII.

On * peut d'abord atribuer ſes mauvaiſes qualités & les facheux éfets qui en reſultent, aux lieux de ſon Origine, & à ſa direction. Il vient d'un Climat très froid, & paſſe par deſſus des Montagnes où l'on ſent preſque toûjours un Air fort vif. Il doit donc d'abord nous faire reſpirer un Air plus épais & plus élaſtique, & par celà-même, plus peſant & plus propre à faire une vive impreſſion ſur nos Corps. Tombant enſuite de haut-en-bas, comme en ſuivant la pente de la Montagne, il ſemble aquerir par-là, une nouvelle force : Par cette direction jointe au froid, il cauſe, lors qu'on s'y expoſe témérairement, une certaine conſtriction dans la Peau & empêche la Tranſpiration. Les Parties ſéreuſes & la Lymphe, ne pouvant alors avoir leur libre cours, ſont obligées en quelque façon de croupir, ou de rétrograder, & de ſe repandre dans la tiſſure des Chairs voiſines. De-là naiſſent néceſſairement les *Fluxions*, les *Rhumatiſmes*, la *Goute*, la *Sciatique*, *l'Opreſſion &c.* & autres Maladies de cette nature. Il y aura même Inflammation dans les Parties afectées, s'il ſe fait une forte conſtriction dans quelques Vaiſſeaux, & ſi les embouchures des *Artères lymphatiques* trop diſtenduës alors, admettent la Partie rouge du Sang.

Ce n'eſt pas tout : Le Vent du Nord, ordinairement

* Voiez FRID. HOFFMANNI, Decuriosis physicis Mediationibus, circa Ventorum causam, Vires & operationes in Corpora humana ac Barometra. Spectacle de la Nature, Tom. XXIII.

rement ſec & chargé de mille & mille petites Particules glacées, épaiſſit les *Liquides* & redonne de l'Elaſticité & de la Tenſion aux *Solides*. Par-là il nous diſpoſe néceſſairement au *Scorbut* & aux *Vapeurs*. Efectivement ces Maladies ſont ſi communes dans ce Païs, qu'il y a bien peu de Perſonnes qui réſiſtent à leur ateinte. Je donne en général le nom de *Scorbut*, * à une certaine & manifeſte altération des Sucs contenus dans nos Corps, laquelle conſiſte principalement en ce que ces Sucs dégénèrent de cette qualité douce, tempérée & balſamique, qu'ils doivent avoir dans l'état de ſanté, & qui fait que toutes les Parties dont le Sang eſt naturellement compoſé, ne s'y trouvent pas châcune dans la proportion requiſe, ni toutes liées & unies entr'elles, ou mues & animées, comme elles devroient être. Quand le Sang pèche une fois par un certain degré d'épaiſſiſſement, le *Emonctoires* du Corps s'obſtruent facilement à la premiére ocaſion, ſur-tout, s'ils ſont afectés d'ailleurs. Dès lors, les Sécrétions ne ſe font plus comme il faut, & le Sang ne ſe dépure plus. Les Particules acres, ſalées & ſur-tout celles qui dominent déja dans le Tempéramment, & que les Humeurs excrémenteuſes une fois empêchées dans leur cours, devroient emporter & évacuer, s'y acumulent &

(*) Voiés FRID. HOFFMANNI. Med. Rat Syſt. Tom. III. Sect. I. cap. 8. Parag. 11. & paſſim. CHEYNE. Règles ſur la ſanté & ſur les Moiens de prolonger la Vie, Ch. VII. Parag. 2.

contractent une plus mauvaiſe qualité encore. Il arrive par-là que le Sang s'altère néceſſairemẽt de plus en plus, & que les *Solides* eux-mêmes, ſe trouvent auſſi bien-tôt en défaut. C'eſt à cette Conſtitution ſcorbutique, que l'on doit atribüer, comme à leur cauſe, pluſieurs Accidens très communs parmi nous, ſpécialement quelques eſpèces de *Langueurs*, de *Catarrhes*, *Fluxions* & *Rhumatiſmes*, les *Ophthalmies* & autres Maladies opiniatres des Yeux, les *fauſſes Eſquinancies*, les *Douleurs vagues & ambulantes*, une certaine *Peſanteur du Corps* & aſſés ſouvent de facheuſes *Opreſſions Aſmatiques*, le *mauvais état des Dents*, & celui des *Gencives* plus mauvais encore, diverſes ſortes de Maladies de la Peau, les *Ulcéres* rebelles, les *Hémorrhagies* conſidérables *&c.* dont nous voïons tant d'Exemples, dans ce Païs. Les *Fiévres Malignes* même, ataquant des Sujets ainſi diſpoſés, doivent néceſſairement, par-là, ſe faire trés redouter.

Le Mal des *Hypochondres*, ou les *Vapeurs* en général, ont quelque afinité avec le *Scorbut*. Quelques Médecins les joignent même enſemble, & paroiſſent n'en faire qu'une ſeule & même Maladie. * Il eſt certain que chès les *Hypochondriaques*, le Sang eſt ordinairement un peu trop épais, & circule avec quelque peine, ſur-tout dans les Vaiſſeaux qui vont à la *Veine Porte*;

* RIVE R. Prax. Med. Lib. 12. cap. 6. ETTMULLER. Epitom. Prax. Med. Sect. XVI. Art. 6.

Porte; ce qui ocasione & joint souvent à ce Mal même, celui des *Hémorrhoïdes*: mais il est aussi vrai que dans les *Vapeurs*, les Parties nerveuses, spécialement les diférentes branches de la *Paire vague* & de *l'Intercostal*, sont pour la plûpart, dans une Tension tonique, & souvent agitées de mouvemens & contractions spastiques. La crainte de la Mort & d'une Mort prompte & terrible, dont ces Malades sont souvent saisis, & les réflexions sérieuses qu'ils font continüellement en conséquence, ne font que leur dessécher de plus en plus les *Humeurs*, & donner plus de ressort aux *Solides*. C'est même proprement dans la sorte *Oscillation* & dans les *Spasmes* de divers Filets nerveux, en particulier, que consiste l'essence de ce Mal; & de ce défaut dérivent le *Météorisme* de l'Estomac & du bas Ventre, les *Gonflemens*, les *Angoisses*, les *Palpitations*, les *Inquiétudes*, les *Vertiges*, les *Frissonemens*, le *froid des Extrémités*, &c. & plusieurs autres Symptomes, qui réünis, caractérisent la Maladie à laquelle on donne communément le nom de *Vapeurs*. Les Médecins Modernes les plus fameux, * semblét être d'acord, à cet égard.

* M. STAHL. Diss. de Vena Portæ Porta Malorum &c. Item, Diss. de Hypochondriaco - Hysterico Malo. FRID. HOFFMANN. passim in suis Operibus. Voïés aussi sur cette Matiére, la Diss. de M. DE CHICOYNEAU, prémier Medecin de S. M. T. C. Quæstio Medica. An Ægrotantes Imaginarii, sola diversitate Idearum, rejecto omni Remediorum apparatu, sanandi sint? cap. 3.

La maniére dont on vit ici, en général, nous diſpoſe encore à pluſieurs Maladies, contre leſquelles les Bains ſont trés éficaces : C'eſt ce qu'il s'agiroit auſſi d'éxaminer préſentement ; mais il ne m'eſt pas poſſible de m'étendre là-deſſus. Je me contenterai donc de faire, en paſſant, quelques Réflexions ſur le *Thé*, le *Café* & le *Sucre*, Drogues qui ne nous ſont point abſolument néceſſaires, & par raport auxquelles on donne ici dans des Abus énormes. On s'apercevra bientôt qu'en touchant encore cet Article, je ne m'écarte point de mon ſujet.

L'Odeur douce, agréable & aſſés pénétrante du *Thé*, & ſon goût âpre, amer, aſtringent, font conjecturer qu'il contient quelques particules volatiles, ſalines & ſulphureuſes, & d'autres plus fixes & terreſtres. Mais quelles que puiſſent être ſes Vertus, à raiſon de ces Particules, je ne crois point me tromper, en diſant, que les principaux éfets qu'on atribue au *Thé* lui-même, ont auſſi pour cauſe l'*Eau chaude* qu'on emploie pour en tirer la teinture : Ces Particules y ſont trop étenduës, pour qu'il leur reſte une grande Activité ou quelque Vertu bien ſenſible. Raiſonnant ſur ce Principe, j'aſſûre qu'une ample Boiſſon, ſurtout d'*Eau chaude*, n'eſt pas toûjours ſi profitable qu'on le penſe, mais qu'elle eſt contraire à l'Eſtomac & à ſes Fonctions, & doit être regardée comme la cauſe primitive de diverſes Mala-

Maladies, ſur tout de celles de Langueur : C'eſt ce que je développerai plus bas. J'ajoûte ici que le *Thé* conſideré en luimême, par abſtraction de l'Eau avec laquelle on le prépare, a été regardé comme pernicieux à divers égards, & condamné comme tel, par des Médecins trés ſenſés. *

Il n'en eſt pas de même du *Café* : Ceux qui en prennent le plus, ſe bornant à deux ou trois *Taſſes*, le Volume ne peut pas incommoder. Pour le connoitre, il n'eſt pas néceſſaire de recourir à l'*Analyſe chymique* qu'on en peut faire & que quelques Curieux ont éfectivement fait. Outre que c'eſt là un moien trompeur pour s'aſſûrer de la Nature intime & de la compoſition des *Mixtes*, il n'eſt guères probable que les Alimens & la Boiſſon dont on uſe, ſe décompoſent dans nos Corps, préciſément comme on peut les décompoſer en *Chymie*, & que chacun des Principes dont ils ſont compoſés, agiſſe dans nous, ſéparément, ſuivant ſa nature & ſa vertu particuliére, comme ils feroient, ſi nous les avalions ſéparément, après une Diſtilation faite. En admettant pourtant ici, comme on peut le faire, l'*Analyſe chymique*, & en ſupoſant en conſéquence, que le *Café* abonde telle-

* Voïés ſur tout SIMON PAULLI, De Abuſu Herbæ Thee. Item, Quadripartitum Botanicum. Tr. de Chinenſium Thé &c. Gen. 1699. Sub. fin. J. F. LE FEVRE, Biſuntini D. M Tr. de Natura, Uſu & Abuſu Caffe, Thé, Cocolatæ, & Tabaci. p. 26. ANT. DE HEIDE. Obſ. Med. LXXVI.

tellement en *Parties ſpirituеuſes* & *volatiles*, qu'en le diſtilant, il s'en perde un quart de Livre, ſur une Livre, ainſi que l'aſſure PHILIPE SILVESTRE DU FOUR, * on prouvera également par-là, qu'elles peuvent auſſi ſe diſſiper par la Calcination, comme de fait, cela arrive : Ainſi ce qui dominera dans le *Café*, tel que nous le prenons, ce ſera une *Huile échauffée* & *vaporeuſe*, capable d'émouvoir & de raréfier nos *Humeurs*, pour peu de tems ; des *Particules aduſtes* & *acres*, propres à irriter, à deſſécher & à détruire la douceur balſamique de nos *Sucs*, & un *Marc* ou *Tête morte* peſante, qui paſſant dans le Sang, doit néceſſairement le rendre plus épais & plus propre à former des Obſtructions. On voit d'un coup d'œil, ce qui doit réſulter de-là, ſur tout dans des Tempérammens naturellement vifs.

Le Sucre que l'on emploïe pour adoucir le *Thé* & le *Café*, ne ſert au fonds qu'à en rendre l'uſage plus pernicieux. Ce qu'il y a de ténace, de gluant & de viſqueux dans le *Sucre*, peut dificilement être détruit & réſout, par l'action de l'Eſtomac. Gardant donc toûjours ſa nature, on doit le ſupoſer trés éficace pour épaiſſir outre meſure nos *Humeurs* en général, mais ſpécialement la *Lymphe*, laquelle ſemble déja avoir quelque Analogie avec cette prémiére & ſenſible

* Traités nouveaux & curieux du Café, du Thé & du Chocolate. Ch. VIII. Lion 1685.

ble qualité du *Sucre*, de laquelle je parle. Cette Viſcoſité du *Sucre* peut déja faire ſentir ſes mauvais éfets dès les *prémiéres Voïes*, en s'atachant au *Velouté* des *Inteſtins*, & en embaraſſant l'*Oriſice* des *Vaiſſeaux lactés*: mais ce qui en paſſe dans le Sang, donnant aux *Liquides* un degré d'épaiſſiſſement qui n'a aucune proportion avec le calibre des moindres Vaiſſeaux des *Viſcères*, doit y former, ſur-tout dans les Perſonnes qui ne s'éxercent pas beaucoup, des *Obſtructions* & des *Congeſtions* qui aboutiſſent enfin & infailliblement, à des *Pertes* conſidérables de Sang, à la *Jauniſſe*, à la *Cachéxie*, à l'*Hydropiſie* & aux *Fiévres lentes* & *hectiques*. L'uſage immoderé du *Vin* & des *Liqueurs ardentes* conduit auſſi finalement à ces mêmes Maladies; mais par un Mécaniſme un peu diférent, & à travers pluſieurs autres Accidens.

Il ne ſera pas dificile préſentement, je penſe, de faire connoître le raport que les *Bains doux* du *Lac*, ont avec la Conſtitution particuliére & le Temperamment des Habitans de ces Climats, & comment ils doivent s'opoſer aux Maux que l'Air que nous reſpirons & la maniére dont on vit communément ici, ocaſionent parmi nous. De ce que j'ai dit juſques ici, châcun peut déja s'apercevoir de leur convenance, & des avantages que nous pouvons nous en prometre.

En éfet, quel Reméde peut-on concevoir plus propre & plus éficace, dans toutes les Maladies

où

où l'on ſupoſe & admet pour Cauſe, un Sang épais ou acre, ou déſſéché, & une Irritation ou Tenſion & Contraction dans quelques uns de ſes Vaiſſeaux, & dans les Parties ſolides en général? La Médecine ne nous fournit certainement rien qui ſurpaſſe & même qui égale en mérite les *Bains doux* dans les *Migraines*, les *Vertiges*, la *Phrénéſie*, la *Mélancolie*, la *Manie*, l'*Hydrophobie*, l'*Inflammation* & la *Rougeur des Yeux* invéterée, l'*Epilepſie* & les *Fièvres Intermittentes* opiniatres, hors des Accès *; dans la *Paralyſie* & *Contraction des Membres*; dans l'*Inſomnie*; dans les *Ardeurs d'Entrailles* & la *Conſtipation du Ventre* qui les acompagne; dans la *Colique venteuſe*, *Iliaque*, *Néphrétique* & *Hémorrhoïdale*; dans le *Calcul*, la *Dyſurie*, & le *Teneſme*; dans diverſes *Afections de l'Eſtomac* & de la *Matrice*; dans les mauvaiſes *Gales* & *Dartres*, ſéches, humides, purulentes, & dans toutes les *Maladies Cutanées*, que la malpropreté ocaſione; dans les *Opilations*; dans quelques eſpèces de *Rhumatiſmes* & de *Sciatiques*, & généralement dans tous les cas qui dépendent des cauſes ci deſſus énoncées. Cela ſuit néceſſairement des Principes que j'ai établi.

On peut ſur-tout aſſurer que les *Bains doux*, ſont

* M. DOVER, Médecin Anglois aſſure avoir ordonné, avec ſuccès, dans la Fièvre Maligne pourprée, avec Hémorrhagie, les Bains d'Eau froide Legs d'un Ancien Médecin à ſa Patrie. p. 121. Cette Obſervation fournit Matiere à pluſieurs Réflexions.

ſont très éficaces dans les *Afections Scorbutiques, Hypochondriaques* & *Hectiques*. J'ai déja fait voir que l'Air que nous reſpirons ici, & la maniére dont nous vivons pour la plûpart, nous diſpoſent néceſſairement à ces Maladies. L'ordre & le but de cette Diſſertation veut donc auſſi que je m'arrête un moment à montrer comment les *Bains doux* peuvent ſervir à les prévenir, & même à les guérir. Cet Article eſt d'autant plus important, qu'il s'agit de Maladies, non ſeulement fort répandues, mais auſſi très facheuſes & ſouvent funeſtes. On doit à cet égard particuliérement, reconnoitre & célébrer la bonté du CREATEUR, qui nous préſente ici un Remède admirable & très aiſé, contre quelques uns de ces Maux auxquels, placés comme nous ſommes, nous nous voïons continuéllement en bute.

Dans le traitement du *Scorbut*, il y a diférentes *Indications* à remplir, qui paroiſſent même contradictoires, * & ce Mal demande par cela-même, une grande atention de la part du Médecin. Il eſt certain encore, que dans le *Scorbut*, l'on doit toûjours avoir égard à la qualité ſpéciale de *l'Humeur Scorbutique*, & que tel Remède qui convient à tel Sujet, eſt pernicieux à un autre. Il faut même quelques fois, pour le même Malade, varier les Remèdes, ſuivant le degré & les diver-

Kk

* BOERHAAVE, Aphoriſmi de cognoſcendis & curandis Morbis. 1156. 1157. 1165.

diverſes circoſtances du Mal. Cependant on peut dire en général, que preſque toutes les Perſonnes qui en ſont ateintes, peuvent être ſoulagées par les Bains. Dans le *Scorbut*, n'y a-t'il qu'un ſimple épaiſſiſſement du Sang? les *Bains du Lac*, le délaient & l'éclairciſſent. Se forme t'il quelques *Concretions* dans nos Humeurs? Les Bains, en détrempant le Sang, & en faiſant ceſſer les Conſtrictions qu'un Sang mal lié ocaſione dans les Vaiſſeaux, previennent & détruiſent ces *Concretions*, & redonnent aux Particules qui tendent à s'unir & à s'arreter, le mouvement qui leur convient. Le Sang eſt-il acre & ſalé? acide ou alkaliſé? les Bains l'adouciſſent à merveille & le lavent en quelque maniére: Ils diſſolvent, ſi l'on veut, les Sels dont il eſt imprégné & les entrainent même hors du Corps, en débaraſſant les *Emonctoires* obſtrués. Le Sang manque-t'il d'activité? les Bains, ſur-tout s'ils ſont préparés avec quelques Plantes aromatiques, l'excitent dans ſon mouvement & raniment le Jeu de nos Organes.

J'en dis tout autant de l'*Afection Hypochondriaque* & *Hyſtérique*: Les Bains doux ſont ici ſpécifiques. * L'expérience de tous les Médecins à prouvé qu'on avance peu, en emploïant d'autres Remèdes: Souvent même on ne fait à force de Médicamens, que rendre ces Maladies plus mauvaiſes & plus opiniatres. La raiſon en eſt claire;

* FRID. HOFFMANNI, Diſſ. de Balneorum Aquæ dulcis Uſu &c. Parag. 21.

claire ; on n'ataque la principale cauſe du Mal, que par la voïe des Bains. Eux ſeuls peuvent délaïer le Sang, ſans inconvénient, l'humecter & le rafraichir, & remettre à l'Uniſſon les Fibres nerveuſes diſſonantes, en redonnant de la ſoupleſſe aux Parties qui en manquent, & en faiſant ceſſer les *Tenſions & Contractions ſpaſmodiques* dont le *Genre nerveux* en général, mais ſpécialement les *Parties flotantes* du *Bas Ventre*, ſont ſi ſouvent afectées dans ces Maladies. Très certainement on peut tout ſe promettre ici, de la part des Bains, ſi à leur uſage on s'éforce de joindre un éxercice doux, moderé, un Eſprit tranquile, éxemt de tout ſouci, & une diſtraction continuelle.

Les *Fiévres Lentes & Hectiques*, ont éxercé de tout tems les Médecins, & à cet égard, ils ont lieu de gémir, de ſe voir encore ſi reculés. Elles ſemblent même aujourd'hui ſe multiplier & ſe répandre de plus en plus. Il eſt vrai qu'on ne doit point en être ſurpris : En parlant ci-deſſus de la maniére dont-on vit comunément ici, j'ai touché la cauſe de ces Progrès, & j'y reviendrai encore. Sous quelque face qu'on enviſage ces Maladies, on trouvera toûjours, que lorſqu'elles ataquent des Sujets bien conſtitués en aparence, & ſans qu'elles ſoïent précédées par aucun accident ſenſible, elles dépendent originairement pour la plûpart, de quelques Obſtructions formées dans les Viſcères, & qu'enſuite ſurvient,

comme Symptome eſſentiel & néceſſaire, une petite Fiévre, qui alterant peu à peu le Sang, diſſipe ſes Parties douces & nouriciéres. Les Obſtructions ſur leſquelles ces Maladies ſont fondées, & auxquelles j'ai dit que nôtre maniére de vivre donnoit ocaſion, demandent des *Apéritifs*, & même quelques fois, les *Mercuriels*. Mais ſouvent auſſi la foibleſſe du Malade, l'irritation qu'il ſent dans la Poitrine, la Fiévre qui le conſume & qui des fois réſout les Humeurs, la diſpoſition du Sang déja trop acre ou trop déſſeché, les Vaiſſeaux & les Nerfs, & en général les *Solides* déja trop tendus, ou d'un tiſſu trop délicat, s'opoſent à l'adminiſtration de ces Remèdes. D'un autre côté, les *Médicamens doux & incraſſans*, ſont *contre-indiqués* par la Cauſe même du Mal : Car bien loin de la détruire, ils vont même à la favoriſer & à la fortifier. Mais ici, on n'a rien à craindre des Bains doux, pris avec précaution. En humectant & délaïant le Sang en l'animant dans ſon mouvement, ſans l'échaufer, en agitant & en relachant les *Solides*, ils peuvent contribuër éficacément à lever l'obſtacle formé dans les *Viſcéres*, & a adoucir la *Chaleur*, la *Séchereſſe*, la *Toux*, les *Inquiétudes* & les autres *Symptomes* dont les *Hectiques* ſont tourmentés. * Tout au moins, ils ſont merveilleux, pour aider & favoriſer

* FRID. HOFFMANN. Med. Rat. Syſt. Tom. VII. cap. XI. Curat. Parag. 59.

voriſer l'action des autres Remèdes, quels qu'ils ſoïent, que l'on voudra emploïer contre ces Maladies. On peut, dans un bon ſens, apliquer au *Maraſme* des Vieillards, ce que je dis ici des *Fièvres lentes* en général.

Non ſeulement les *Bains doux* peuvent guérir ces Maladies préſentes, mais ils ſervent principalement à les prévenir, de même que pluſieurs autres, ſpécialement les *Fièvres continuës*, *Chaudes*, *Putrides* & *Malignes*, que la grande chaleur de l'Eté ocaſione ou rend très mauvaiſes, en deſſéchant le Sang. Pour fortifier même les Enfans qui ſont à la Mammelle, & obvier aux *Obſtructions* du Bas Ventre, auxquelles ils ſont très-ſujets, & pour leur donner un bon Tempéramment, qui les rende capables d'ateindre à une heureuſe Vieilleſſe, l'Illuſtre Mr. ZWINGER veut * qu'on les baigne tous les huit ou quinze jours.

Dans tous les diférens cas où il faut humecter, délaier, détendre & relâcher, il eſt infiniment plus ſûr d'emploïer la voie du Bain, que celle de la Boiſſon. Une ample Boiſſon, * ſurtout ſi l'on uſe d'une Liqueur qui ne ſoit pas froide, ou qui ſoit d'ailleurs douce de ſa nature, amortit la force diſſolvante des *Fermens* qui ſervent à la *Digeſtion*, & rend, lors que l'on boit trop

* Diſſ. de adquirenda Vitæ longævitate. Cap. III. Parag. 9.

* Voïés ſur cet Article l'excellente Diſſ. de G. BERGERUS, célèbre Prof à Vitemberg, en Saxe. De Errore Diætæ in Potu. Item. J. F. LE FEVRE, L. c. p. 25.

trop en mangeant, le *Chyle* trop aqueux & trop crud. Elle relache encore l'*Eſtomac*, le *Pylore* & *l'Orifice* des *Vaiſſeaux lactés*, qui aboutiſſent dans le *Canal Inteſtinal*. L'Eſtomac ainſi rempli d'Eau & relâché dans ſon Corps, mais principalement à l'endroit de ſa ſortie, n'a preſque aucune priſe ſur les Alimens, & les laiſſe ſortir, ſans qu'ils ſoient convenablement digerés : De-là naiſſent les *Crudités*, les *Flatuoſités*, les *Vents* & pluſieurs autres Maux. Les *Vaiſſeaux lactés* eux mêmes, trop diſtendus & relâchés par la Boiſſon, admettent encore, avec les Parties groſſiéres d'un mauvais *Chyle*, les autres impuretés contenuës dans les prémiers Boiaux & les tranſmettent au Sang, d'où elles ſont enſuite dépoſées dans les *Viſcères* : Il peut même encore arriver par-là, qu'ils s'obſtruënt & qu'ils crévent. Ce pernicieux éfet d'une Boiſſon douce ou abondante, s'étendra encore juſques ſur les *Reins* & les afoiblira en les relâchant auſſi, & en y chariant des Matiéres groſſiéres qui excéderont le Diamétre des *Vaiſſeaux ſécrétoires* de l'Urine. Voilà la grande ſource des *Dérangemens d'Eſtomac*, des *Obſtructions*, des *Langueurs*, des *Fiévres Chaudes*, *Putrides*, *Malignes* & *Hectiques*, de la *Gravelle* & d'un nombre infini d'autres Maladies.

Le

Le *Thé* * dont on abuſe préſentement par tout, ne ſeroit-il point, par ces raiſons, la cauſe de diverſes & fréquentes Incommodités, dont on ſe plaint aujourd'hui?

Au reſte les *Bains doux*, n'empêchent point la Tranſpiration, comme quelques Perſonnes ſe l'imaginent: Ils l'augmentent même ſouvent, en relâchant la Peau, en temperant l'acreté de la Matiére qui doit tranſpirer, & en la rendant plus fluide. * Très certainement on eſt plus diſpoſé à ſuër dans le Bain, ou après, qu'auparavant. Mais à ſupoſer que la Tranſpiration fut arrêtée par l'Eau du Bain, on ſeroit, *dit* BELLINI, amplement dédommagé de cette perte, par les avantages qu'on retireroit d'ailleurs du Bain. Je crois en avoir aſſés dit ſur cette Matiére, pour prouver la Propoſition que j'avois principalement en vuë.

Puis donc que le grand éfet des *Bains doux* eſt de mettre les *Solides* & les *Fluides* de nôtre Corps, dans une telle ſituation, qu'ils ſoient en état d'entretenir en nous, une Circulation aiſée, libre & parfaite, dans laquelle principalement git

* L'illuſtre FRE'DERIC HOFFMAN, attribuë en particulier à l'uſage du Thé, du Café & du Sucre, l'Origine des Fiévres Miliaires Malignes, qui ont commence à paroitre l'an 1651. à Leipſig, d'où elles ſe ſont enſuite répanduës dans toute l'Allemagne, & dont nous avons déja eu, dans cette Ville, de funeſtes exemples. Med. Rat. Syſt. Tom. IV. Sect. 1. cap. 9.

* SANCTORIUS. Med. Statique. Sect. 11. Aphoriſme 2. BELLINI de Sanguinis Miſſione. prop. 8. HOFFMANNI, Diſſ. de Balneorum Aquæ dulcis uſu, &c. Parag. 17.

git la Santé & la Vie, & de réſiſter à l'action du Tems, qui n'agit ſur nous, qu'en nous déſſéchant, il eſt évident qu'on ne ſauroit faire aſſés de cas, d'un Remède ſi admirable. Plût à Dieu, que la Médecine, une fois déſabuſée, retourna ſur ſes pas, & qu'au lieu de tant de Médicamens nouveaux, vantés ſous des Noms très ſpécieux, mais qui au fonds ne ſervent qu'à multiplier les Maladies, & à ſatisfaire la Vanité des *Médecins* & l'avidité des *Apoticaires*, on pratiqua ces Remèdes ſimples, aiſés & très éficaces, dont les Anciens faiſoient leurs Délices, & qui leur étoient ſi ſalutaires!

Dans les Lieux où l'on ne ſeroit pas à portée d'avoir de l'*Eau du Lac*, on peut lui ſubſtituer toute autre *Eau commune*, adoucie avec du Son, du Savon, ou des Cendres, & des Herbes émolientes. Pour les cas particuliers où l'on jugeroit les Bains néceſſaires, mais où l'on ne pourroit pas remplir parfaitement l'*Indication* que l'on auroit en vûë, en ſe ſervant de l'*Eau du Lac* ſeule, on y joindra diférentes Drogues, & par ce moïen on fera des Bains compoſés très éficaces. Ainſi pour fortifier quelques Membres afoiblis; pour reſſerrer & deſſécher; pour déterger & netoïer la Peau; pour animer d'avantage le Sang &c. on peut faire bouillir dans l'*Eau du Bain*, du *Soufre*, de l'*Alun*, du *Salpêtre*, de la *Chaux*, même du *Mercure crud*, des *Herbes Aromatiques* & *Antiſcorbutiques*, de l'*Ecorce*

corce de Chêne ou de *Sapin*, des *Noix de Gâle*, de la *Lie*, une *Fourmilliere*, &c. ſuivant l'*Indication* ſpéciale qu'on ſe propoſe. On peut même encore pratiquer ici & recevoir la *Douche* ſur quelque Membre particulier, & en eſpérer un ſuccès favorable. Nous pourrions ſouvent par-là, nous mettre en quelque maniére en état de nous paſſer des *Bains étrangers*, toû ours incommodes & diſpendieux, & dans leſquels on ne trouve pas conſtamment les grands Avantages que l'on en atend, & que l'on va y chercher.

Il faut néceſſairement ſe préparer aux *Bains* par quelque évacuation, par la *Saignée*, par les *Lavemens* ou quelques *Médecines*, & même quelques fois, par d'autres Remédes. Cette précaution eſt néceſſaire, non ſeulement pour favoriſer l'action du *Bain* & faire que l'Eau pénétre mieux dans le Corps; mais auſſi & principalement pour empêcher & prévenir les funeſtes éfets d'un Sang ou de quelques mauvaiſes Humeurs raréfiées, miſes en mouvement & pouſſées du dehors au dedans, ou des prémiéres Voïes, dans celles de la Circulation, les *Défaillances*, les *Opreſſions*, les *Angoiſſes*, les *Tranſports*, les *Fiévres*, la rupture de quelques vaiſſeaux &c. Pour ces raiſons, on ne doit pas auſſi prendre le Bain trop chaud. Ces Règles doivent ſur-tout être obſervées quand il

eſt queſtion de *Bains aſtringens*, * où s'il s'agit de Sujets *pléthoriques*, *colériques* & remplis de *mauvais Sucs*: Ordinairement même ces ſortes de Malades ne ſuportent pas le Bain, comme ceux d'un autre Ordre peuvent le ſoufrir. En particulier les *Bains doux* ne conviennent point aux Perſonnes épuiſées, ni à celles qui ont le Sang trop aqueux & diſſout, ou dont les *Viſcères*, ſpécialement la *Poitrine*, & en général les *Solides*, ſont foibles & ſans reſſort. Si quelques fois le cas requiert abſolument qu'elles ſe baignent, elles ne doivent point le faire ſans beaucoup de conſidération. On eſt même obligé, dans pluſieurs de ces cas, ou autres ſemblables, de s'en tenir à des *Demi-Bains*, & ſouvent encore, il faut ſe contenter de ſe laver les Pieds & les Jambes. Au fonds & en un ſens, l'éfet eſt alors le même, & on doit toûjours l'expliquer ſuivant les Principes que j'ai poſé. Si le cas eſt délicat & tant ſoit peu équivoque, la Prudence veut qu'on n'entreprenne rien que par les Avis d'un bon & ſage *Médecin*. A la fin de la Cure, il convient encore de ſe purger.

Le tems de ſe baigner peut être celui du Matin, après qu'on aura avalé quelque choſe, ou après diné, quand la *Digeſtion* eſt bien faite. Pour le degré de chaleur du Bain & le tems qu'on doit

* FRID HOFFMANNI, Diſſ. de Balneorum Aquæ ſalcis Uſu &c. Parag. XI. & ultim.

doit y reſter, ou le continuer, il n'y a aucune Regle, même générale: La diſpoſition du Malade & la nature de la Maladie doivent en décider. On peut auſſi joindre trés utilement à l'uſage des *Bains*, celui des *Eaux Minerales* ou de quelques autres Médicamens propres à favoriſer leur Action & convenables à la Maladie pour laquelle on ſe ſert du Bain. Différens Remèdes ainſi ſagement diſpenſés, ſe prêtent un ſecours mutüel. * Au ſortir du Bain, il eſt bon de rentrer dans le Lit. Alors les Humeurs ſont bien rapelées du centre à la circonférence; la Sueur ſurvient & l'égalité dans la Circulation, ſe rétablit par-tout.

Si pendant l'uſage des Bains, on ſe trouve malheureuſement ſurpris par quelque accident, on y rémédiera ſuivant les Conſeils du Médecin. En particulier ſi le Ventre eſt reſſerré, on prendra quelques *Remèdes doux*. Pendant la Cure, il faut conſtamment obſerver un bon Régime, & ne rien faire qui puiſſe empêcher le bon éfet du Bain.

* FRID. HOFFMANNI, Med. Rat. Syſt. Tom. III. Sect. II. Cap. X. Paragr. 5.

SUPLEMENT

De l'Amuſement Philoſophique ſur le Langage des Bêtes; & incidemment quelques Particularités Litéraires.

JE vous envoïe, *Meſſieurs*, une ſuite du dernier Ouvrage du Pére *Bougeant*, qui a tant ocupé les Cafés de *Paris*. C'eſt l'Extrait d'une nouvelle Brochure, qui a paru depuis peu, ſur la même Matiére. En voici le Titre: *Lettre à Mad. la Comteſſe D. . . pour ſervir de Suplément à l'Amuſement Philoſophique ſur le Langage des Bêtes.*

Il eſt néceſſaire d'avertir d'abord que ce *Suplément* n'eſt pas du prémier Auteur, & qu'il vient même d'une Perſonne qui penſe fort diféremment. C'eſt plûtôt une Critique de l'Ouvrage que de ſimples Aditions pour l'éclaircir, comme le titre ſemble l'anoncer.

Le nouvel Auteur tombe d'abord aſſés rudement ſur l'étrange Siſtême qui donne à châque Bête un *Démon* pour lui ſervir d'Ame. J'avois trouvé cette penſée ſi choquante, que dans mon Extrait précédent de l'*Amuſement Philoſophique*, j'avois tiré le rideau ſur ce vilain objet. Mais nôtre Critique nous le montre par tous ſes côtés, & ne prend point le change ſur la précau-

précaution qu'avoit pris le P. *Bougeant* d'attribuer cette opinion à un Savant de ſa connoiſſance.

„ Selon ce bizare ſentiment, *dit-il*, tout „ ce que nous entendons aboïer, miauler, „ hennir *&c.* ſont autant d'Eſprits Céleſtes, „ condamnés à faire ici bas pénitence de leur „ orgueïl. C'eſt un *Révérend Pére Jéſuïte*, qui „ leur fait faire cette pénitence, plûtôt que de „ les mettre en Enfer avant le jour du Jugement dernier. C'eſt lui qui leur acorde ces „ Lettres de répit. . . . Je ne doute pas que „ les Malins Eſprits ne témoignent au prémier „ jour leur reconnoiſſance au charitable Auteur qui leur a rendu un ſervice ſi conſidérable.

A la ſeule expoſition du Siſtème, on comprend aiſément que ce Livre du P. *Bougeant* a „ dû bleſſer ſes Supérieurs. „ Si l'on demande quelle eſt la cauſe de ſa diſgrace, la voici, „ Madame, *dit nôtre Suplément*; Paſſages de „ l'Ecriture burleſquement interprétés; Autorités des Péres de l'Egliſe emploïées, d'une „ façon badine & ridicule; Allégories indécentes; Réflexions trop libres ſur les Amours des Bêtes, répréſentées ſous les mêmes couleurs que celles des Hommes; étonnant ſavoir ſur ce point, & ſur autre choſe.

Après cela vient une fauſſe compaſſion pour le pauvre Jéſuïte relégué à la *Fléche*. „ Dans la „ plus

„ plus grande Ville du Monde, il éxerçoit cet
„ *Epicuriſme* ſi vanté par le doux *Greſſet*, com-
„ me il paroit par une Lettre de ce Poéte qui
„ lui eſt adreſſée. Mais le voilà dans un autre
„ Monde. Dans ce triſte ſéjour, plus de Mets
„ exquis, plus de jolies Maiſons de Campagne,
„ où l'aimable Pére ſe délaſſoit continuelle-
„ ment de ſes Travaux literaires. Encore eſt-
„ il heureux qu'on ne l'ait pas confiné à *Kimper*
„ *Corentin* ſa Patrie :

C'eſt là que vont les Gens que l'on veut qu'ils enragent.

Voilà donc de quoi ſe cõſoler, car après tout il auroit été beaucoup plus mal en *Baſſe-Brétagne*.

L'Amuſement Philoſophique eſt traité un peu ſévérement dans le *Suplément*. C'eſt, dit-on, *un Ouvrage Philoſophico-Badin, & ingénieuſement ridicule.* On ne veut pas même qu'on le regarde comme Original *Il n'a rien de neuf*, ajoûte-t'on, *que l'habillement François que l'Auteur lui a donné.* On prétend que dans ce qu'il dit du Langage des Bêtes, les *Eſſais de Montagne* lui ont beaucoup ſervi. Il y a long-tems que cet Auteur avoit dit que les Bêtes ſe communiquent leurs penſées auſſi bien que les Hommes. * Il s'étoit ſervi de l'autorité de *Lucrèce*, qui remarque dans ſon Poeme, *que les diférens Animaux, tant les Domeſtiques, que les Sauvages, formen*t

* Eſſais de Montagne Liv. II. Ch. 12.

forment divers ſons, ſelon que la peur, la douleur ou la joïe agiſſent en eux.

Et multæ pecudes, & denique ſecla ferarum
Diſſimiles fuerunt voces, variaſque cluere,
Cùm metus aut dolor eſt, aut cùm jam gaudia gliſcunt. *

Montagne établit encore dans le même Chapitre, que les Bêtes ont un Langage naturel. „ Elles ont, *dit il*, la liberté de ſe plaindre, de „ ſe réjouïr, de s'entr'apeler au ſécours, ſe „ convier à l'Amour, comme font les Hom„ mes par l'uſage de leur voix... Comment „ les Bêtes ne parleroient-elles pas entr'elles, „ *ajoute t-il.* Elles parlent bien à nous, & nous „ à elles.

Le P. *Bougeant* avoit emploïé préciſément le même raiſonement, qui ſe réduit à ceci: Si la Nature a fait les Bêtes capables d'entendre une Langue étrangére, pourquoi n'auroient-elles pas la faculté d'entendre & de parler une Langue qui leur eſt naturelle? *Vôtre Chienne*, dit-il à Madame la Ducheſſe de Chaulnes, *Vôtre Chienne a beaucoup d'eſprit: Vous vous entretenez tout le long du jour avec elle; vous l'entendez, & elle vous entend. Mais ſoïez ſûre, que lors qu'il vient un Chien la cajoler, elle l'entend beaucoup mieux encore, & ſe fait mieux entendre.*

Dans *l'Amuſement Philoſophique*, on prouve pa

* Lucret. Liv. V. Vers. 1068.

par l'Ouvrage industrieux des *Castors*, des *Abeilles*, & d'autres Animaux de ce genre, que des entrepriſes ſi bien ſuivies, & ſi bién éxécutées ſupoſent néceſſairement qu'ils ont entr'eux, un Langage, par lequel ils ſe communiquent leurs penſées. *Montagne*, à l'égard de ce raiſonement, avoit encore pris les devans. „ Eſt-il police „ règlée avec plus d'ordre, *dit-il*, diverſifiée „ à plus de Charges & d'Ofices, & plus cõſtam- „ ment entretenüe que celle des *Mouches* „ *à miel*? Cette diſpoſition d'actions, & de „ vacations ſi bien ordonnées, la pouvons- „ nous imaginer ſans quelque-diſcours?

Malgré ces conformités, *l'Amuſement Philoſophique* a aſſurément du *neuf*, & le Critique nouveau eſt obligé d'en convenir. Le P. *Bougeant* penſe d'une maniére ſi diférente des autres, que tout-eſt plein de Paradoxes dans ſon Livre. Vous vous rapelez, ſans doute, qu'il ne veut point d'*Inſtinct* dans les Animaux Et il eſt peut-être le prémier qui ait oſé ſuprimer une Cauſe à laquelle juſqu'ici on a atribué tant d'éfets. L'Auteur du *Suplément* marque à ſa Comteſſe, beaucoup de ſurpriſe là-deſſus.

Je fus témoin l'autre jour d'une Cõverſation ſur cet Article, qui peut trouver ici ſa place. Un *Abé Pariſien*, Ami intime du P *Bougeant*, & qui a beaucoup d'Eſprit, paſſant à *Genéve*, voulut voir la Bibliotèque publique. Je fus chargé de l'y conduire. On parla des Livres qui paroiſſent nouvellement

nouvellement, & *l'Amuſement Philoſophique* ne fut pas oublié. L'Abé le montroit par ſes beaux côtés, & il demanda ſi on l'avoit lû dans nôtre Ville? Il fut fort content de voir qu'il y etoit conu, & qu'on en avoit une idée aſſez avantageuſe. Après un début tel que l'honêteté le demandoit avec un Ami de l'Auteur, on ne laiſſa pas de faire quelques Remarques ſur divers endroits qui auroient bien beſoin d'éclairciſſement. Le Bibliotécaire marqua d'abord ſa ſurpriſe, de voir l'*Inſtinct* auſſi mal-traité dans ce Livre. *Comment remplacer un principe ſi commode?* dit-il à l'Abé. *Si je demandois, par exemple, au P. Bougeant, comment une jeune Hirondelle a l'adreſſe de faire ſon Nid, la prémiére fois, comment elle peut l'éxécuter avec la même regularité que les Hirondelles les plus expérimentées, je ne vois pas bien ce qu'il me répondroit.*

L'Abé, au defaut de ſon Ami, eſſaia de ſatisfaire à cette Queſtion incommode. Il fit paroître beaucoup d'Eſprit; mais comme il remarqua qu'il ne perſuadoit point, il s'aviſa pour derniére reſſource, d'emploier le ſiſtême qui place des Démons dans le Corps des Animaux. „ Après-tout, dit il, il faut vous rapeler le Sentiment du P. *Bougeant* ſur l'Ame des „ Bêtes. Il tranche la dificulté, car tout le „ Monde convient que le *Diable en ſait long. Une Cauſe eſt bien déſeſpérée*, répondit nôtre Bibliotécaire en riant, *quand pour la défendre,*

on eſt obligé de recourir au Démon. Horace, *& les Auteurs de bon goût, ne permettent pas ſeulement, pour le dénoüement d'une Piéce, de faire intervenir quelque Divinité, excepté dans des cas importans. C'eſt bien pis encore quand il faut apeler le Démon à ſon ſecours, pour ſe tirer d'intrigue. Si j'admire la police d'une Ruche d'Abeilles, l'ordre merveilleux qui y règne, & que j'en demande la raiſon à l'Auteur de l'Amuſement Philoſophique, il jettera d'abord dans la Place, une Légion de Démons, & avec ce ſecours il ſe croira bien fortifié.* Virgile *s'y eſt mieux pris, & pour rendre raiſon d'un Concert bien entendu, il s'eſt tourné du côté opoſé. Ce ſage Poete panche vers le Sentiment de ceux qui ont dit, que les Abeilles avoient une portion de l'Eſprit Divin, & qu'elles etoient éclairées d un Raïon Céleſte :*

Eſſe Apibus partem divinæ Mentis, & hauſtus
Ætherеos dixere. *

La penſée du Poëte Paien me paroit plus juſte, j'ai penſé dire plus Chrêtienne, que celle du Révérend Pére de la Compagnie de JESUS. *Elle revient à* l'Inſtinct, *qui n'eſt autre choſe qu'une direction de la ſageſſe Suprême. Permettez-moi,* ajoutat il, *de vous dire avec franchiſe, que la* Demonologie *de vôtre Pére* Bougeant, *a révolté tout le Monde. Il a eu beau eſſaier d égaïer ſon Sujet; il n'a pas réuſſi*

* Georg. Lib. IV. *v.* 220.

réuſſi à divertir ſon Lecteur dans cette Ire *Partie de ſon Ouvrage. On a ſenti que l'enjoüement qu'il y a voulu répandre, n'étoit pas à ſa place. D'ailleurs la prudence ne veut pas que l'on badine avec les Animaux vicieux, & de toutes les Bêtes feroces, celles avec leſquelles on doit le moins ſe joüer, c'eſt aſſurément avec les Démons. Auſſi le Pére* Bougeant, *s'en eſt fort mal trouvé. Sa bonne volonté pour les malins Eſprits, ſes tentatives pour adoucir leur Sentence, ont fait ſoupçoner qu'il avoit des intelligences avec eux, & l'on fait chaſſer du Paradis Terreſtre.*

Pour revenir aux Morceaux de l'*Amuſement Philoſophique*, que l'on peut regarder comme neufs, il ne faut pas oublier l'endroit où il ôte le Chant aux Oiſeaux. Ceux que nous regardions comme les prémiers Chantres de l'Univers, ne chantent point, pas meme le *Serin* & le *Roſſignol*. Le P. *Bougeaut* vient de porter la Réforme chez eux, & ce que nous en entendons, n'eſt plus qu'un ſimple Langage. Tous ces prétendus Sons mélodieux, ſont une ſorte de Diſcours où il y a du haut & du bas, à peu près comme dans la Langue Chinoiſe. Le Sufrage du Révérend Pére, doit être ici d'un grand poids. Il entend, *dit on*, parfaitement la Muſique, & il n'y a pas aparence que ce ſoit par jalouſie de Métier qu'il conteſte au *Roſſignol*, la qualité de Muſicien. Cependant l'Auteur du *Suplément* a été auſſi ſurpris que

nous, de la hardieſſe du Paradoxe, & il en marque fort vivement ſon chagrin à la Comteſſe.

„ Je conſens, *dit-il*, que la *Pie* & le *Geai* „ crient, que le *Corbeau* croaſſe, que plûſieurs „ autres n'aïent qu'un ton triſte & déſagréable, „ que tant d'autres ne faſſent que parler; mais „ qu'un *Pinçon*, qu'un *Chardoneret*, ne chan- „ tent plus, quel eſt mon chagrin? Je ne me „ laſſois point de la Mélodie de pluſieurs *Serins*. „ J'aimois ces Oiſeaux, à qui je m'imaginois „ que la Nature avoit donné pour le Chant „ une délicateſſe, que l'Homme ne peut imi- „ ter. Deux *Roſſignols*, incomparables dans „ leurs roulades, quand ils chantent le triom- „ phe de leurs Amours, ou le retour du Prin- „ tems, m'ont fait paſſer d'agréables Nuits; „ & voici que, par l'atentat d'un nouveau ſiſtè- „ me, je me trouve tout à coup privé d'une „ partie de mes plaiſirs.

Nôtre Critique, ne laiſſe pas de rendre juſtice au Pére *Bougeant* & de le loüer quelque fois. Il reconnoit dans la 2me. & dans la 3me. Partie de cet Ouvrage de jolies comparaiſons, de tendres deſcriptions, des ſujets trés bien maniez. Il admire ſur tout les amoureux entretiens des Oiſeaux ocupés de leurs Amours. A cette Ecole, on peut aprendre à devenir de parfaits Amans.

On doit ſavoir gré à l'Auteur du *Suplément*, d'avoir épargné le Pére *Bougeant* ſur cet Article, &

& de n'avoir pas dit tout ce qu'il en penſoit. Quelques ſpéculatifs, acoutumés à foüiller un peu trop avant dans les ſecrets replis du Cœur humain, ont crû entrevoir quelque deſſein caché dans le langage tendre & délicat, que l'ingénieux Ecrivain prête à un *Serin* ou à un *Roſſignol*, dans le fort de leurs Amours. Ils ont prétendu que dans ces endroits ſi paſſionés, on ne ſait pas bien s'il eſt l'Interprète du Langage des Oiſeaux, ou ſi les Oiſeaux eux-mêmes ne lui ſerviroient point d'Interprètes auprès de la Dame à qui il écrit. C'eſt peut-être là un tour galant, une maniére fine & enveloppée de faire connoître des Sentimens tendres, qu'il ne convenoit pas de manifeſter d'une maniére plus ouverte. Les Gens d'Eſprit ont de ſemblables détours. Mais après tout ce ſeroit là lui donner des vûës trop recherchées.

Il eſt vrai que l'*aimable Pére* décrit ſi vivement les Amours de quelques Animaux, qu'on eſt tenté de dire, que pour y réuſſir ſi bien, il faut avoir ſenti quelque choſe de ſemblable. „ Un Chien ne perd point de tems pour en „ compter à ſa Belle ſur ſa *Beauté*, ſur ſa „ *Taille*, ſur ſon *Eſprit* & ſa *Jeuneſſe*. Le Pére „ *Bougeant*, qui en a ſans doute ſurpris avec „ plaiſir quelqu'un débitant de ſemblables „ Fleurettes, a trouvé de la *vivacité* dans ſa „ Converſation. Auſſi nous dit-il que *tout* „ *parle dans une Bête amoureuſe, comme dans* „ *l'Homme*

„ *l'Homme le plus paſſioné ; que ſa voix , ſes*
„ *geſtes , ſes mouvemens , tout exprime ſa paſſion.*
„ Un pareil détail de la part de l'Auteur pour-
„ ra vous ſurprendre. Mais un Philoſophe ,
„ *Madame* , ne doit rien ignorer. Dailleurs il
„ prend ocaſion de là de nous inſtruire. En
„ nous faiſant remarquer , que les Bêtes *diſent*
„ *toûjours vrai* , & qu'elles ne trompent jamais ,
„ pas même en *Amour* , ce ſont des leçons
„ qu'il nous donne , & dont il eſt à ſouhaiter
„ que nous profitions.

„ Cela ne ſufit pas encore au Pére *Bougeant*.
„ En voïant chez beaucoup d'eſpèces de la ſo-
„ brieté & de la conſtance , il eſt tenté de les
„ comparer à *Diogène* , & d'en faire par conſé-
„ quent autant de Philoſophes , vivans dans
„ une petite Baraque , contens du pur néceſ-
„ ſaire , ſuïans le comerce des Hommes , ne
„ parlans que par néceſſité. *Tel eſt* , dit il , *un*
„ *de ces gros Chats barbus , & bien fourez , que*
„ *vous voïez dans un coin , digérant à loiſir , dor-*
„ *mant , ſi bon lui ſemble , ſe donnant quelque-*
„ *fois le plaiſir de la Chaſſe , jouiſſant d'ailleurs*
„ *paiſiblement de la vie. Il ne faut , à la vérité ,*
„ *qu'une Chate pour déranger toute ſa Philoſo-*
„ *phie ; mais nos Philoſophes ſont-ils plus ſages*
„ *dans l'ocaſion ?*

L'Auteur du *Suplément* marque enſuite , que ce n'eſt qu'avec peine qu'il voit ainſi prodigué le nom de *Philoſophe* , juſqu'à l'*Ane* , au *Bœuf* ,

au

au *Mouton*, au *Cheval*, qui ſont des Animaux lourds, & un peu ſtupides, pendant que ce titre eſt refuſé aux Oiſeaux, que le Pére *Bougeant* „ traite de *Babillards*. „ Je crois en entrevoir „ la raiſon, *ajoûte-t'il*, c'eſt que peut-être il „ compare les prémiers aux Diſciples de *Pi-* „ *thagore*, qui écoutoient ſans parler, ou par- „ loient peu, & parloient bien; & les ſeconds „ à ces grands Parleurs de *Café*, qui parlent „ beaucoup, & ne diſent rien.

Il marque enſuite du regret de ce que le Pére *Bougeant*, qui entend & qui interprète ſi bien le Langage des Bêtes, ne nous ait point donné les principes de leur Philoſophie. Il eſt fâcheux qu'il ne nous faſſe aucune part de ces leçons de ſageſſe. Son ſilence fait ſoupçoner que la Philoſophie qu'il leur donne, n'eſt qu'un pur *Epicuriſme*. On en peut juger par les diſcours amoureux des *Oiſeaux*, par les entretiens tendres d'un *Chien*, par les pourſuites redoublées d'un *Chat*, guidé par ſa paſſion, le tout traduit en *François* par le Révérend Pére, qui a ſû déchifrer leurs termes amoureux, & qui a délicatement rendu pluſieurs de leurs phraſes. „ Peut-être, *ajoûte-t'il*, que le loiſir dont il „ va joüir à *la Flêche*, lui permettra de nous „ donner un Dictionaire complet, une Mé- „ thode, & une Grammaire du Langage par- „ ticulier de châque eſpèce.

Nôtre Critique voudroit ſur tout voir expli-

quer

quer un peu en détail le Langage des *Dindons*. Il lui paroit embaraſſant par ſon uniformité. C'eſt une Monotonie continüelle. On diroit qu'en toute leur vie, ces Animaux n'emploient qu'une ſeule phraſe, & qu'ils n'ont qu'une choſe en tête. Mais le Pére *Bougeant* a déja averti qu'un Langage qui nous paroit toûjours le même à certaines diférences de ſillabes longues ou brèves, qui nous ſont imperceptibles, & qui en peuvent beaucoup varier le ſens. Le *Supplément*, voudroit donc que le Pére *Bougeant* afin de nous donner quelque choſe de complet ſur cette Matiére, travaillât, à l'éxemple d'un Docte Académicien, à une *Proſodie* éxacte, qui marqueroit les divers accens des Oiſeaux, & qui nous feroit voir que le Langage des *Dindons* n'eſt pas auſſi uniforme que nous nous l'imaginons, & qu'ils peuvent exprimer bien des choſes diférentes dans leur Langue.

Malgré l'imperfection que nous croïons remarquer dans leur Langage „ Les Dindons, „ continue-t'il, pourroient bien être des Phi- „ loſophes, auſſi bien que les autres, & mê- „ me des Docteurs de certaine eſpèce, tant ils „ ſemblent bouſis d'orgueïl.

Ici il faut neceſſairement abandonner le ſens litéral. Ceux qui ont été a *Paris* entendront aiſément cette alluſion. Pour les autres, ils en trouveront le Commentaire dans la *Femme Docteur*, Comédie qui parut en 1731. Mr. *de*

la

la Bertaudinière y compte une de ſes proüeſſes contre les Jéſuites ; c'eſt de contrefaire le *Coq-d'Inde* quand il rencontre quelque Pére de cette Société qui en a le plumage. *Quand j'en trouve quelqu'un*, dit-il, *je ne manque jamais de leur dire, pia, pia, pia, glou, glou, glou, glou.* *

On doit donc entendre dans le ſens figuré le ſouhait exprimé dans le *Suplément*, de voir quelque Ouvrage du Pére *Bougeant* ſur le Langage des *Dindons*. Mais il me ſemble que ce n'eſt pas bien s'adreſſer. Ce n'eſt pas à lui qu'il faut demander la Clé de cette Langue. Elle n'eſt pas aſſés gracieuſe. Il réuſſit mieux dans la fonction de *Trucheman* du Langage amoureux du *Roſſignol* ou de la *Fauvette*. On nous aprend dans le *Suplément* que c'eſt à lui qu'eſt adreſſée l'*Epitre de Mr. Greſſet, écrite de la Campagne*. Voici comme ce Poëte apoſtrophe ſon Ami :

Moins Révérend qu'aimable Pére,
Vous, dont l'Eſprit, le Caractère,
Et les airs ne ſont point montés,
Sur le ton, ſotement auſtère,
De cent triſtes Paternités,
Qui, manquant du talent de plaire,
Et de toute légéreté,
Pour diſſimuler la miſére
D'un Eſprit ſans aménité,
D'une Sageſſe minaudiére

* Act. III. Scène 6. Cette Comédie eſt atribuée au P. Bougeant lui-même.

Aſichent la ſévérité,
Et ne ſortent de leur taniére
Que ſous la lugubre baniére
De la grave formalité ;
Vous, dis-je ce Pére vanté,
Vous, ce Philoſophe tranquile,
De Minerve l'heureux Pupile,
Et l'Enfant de la Liberté.

Ce Caractère vaut mieux que celui de ces Savans aigres & bilieux qui, à la moindre querelle Litéraire, oublient toute leur Philoſophie. L'Auteur du *Suplément* a fait entrer incidemment dans cette *Brochure*, quelques traits contre l'Abé d'*Olivet*, qui s'eſt ſignalé par ſes invectives contre l'Abé *des Fontaines*, dans la Lettre au Préſident *Bouhier*, dont le *Journal Helvétique* a parlé. * Après avoir débuſqué les Démons du Corps des Animaux, il fait connoitre qu'il préfére la *Metempſicoſe* au ſiſtème du Pére *Bougeant*. Il ſe ſent porté à admettre ce ſentiment de *Pithagore*, & pour les Bêtes & pour les Hommes.

„ En voïant de certains Auteurs de nos „ jours, *dit-il*, ne ſeroit on pas tenté de croi„ re que l'Eſprit qui les anime, eſt le même „ que celui qui a été dans d'autres Corps ? Je „ ne trouve pas Mr. l'Abé d'*Olivet* éloigné de „ ce ſentiment. Dans ſa *Lettre à Mr. le Préſi„ dent Bouhier*, cet Académicien fait revivre „ *Zoïle* parmi nous. N'auroit-il point lui-mê„ me hérité de l'Eſprit d'un *Saumaiſe*, d'un „ *Lau-*

* Mars 1739. Pag. 277.

„ *Laurent Valle*, d'un *George Merulla*, d'un „ *Scioppius*, apellé le Chien de la Rhétorique, „ & de plusieurs autres du même calibre?

Il se récrie principalement sur une Epigramme Latine qui finit cette Lettre. Les images en sont si sales qu'il félicite la Comtesse de ne pas entendre le Latin, car elle auroit vomi en la lisant. L'Abé d'O... dit-il, en l'écrivant avoit trempé sa plume dans de l'excrément de Pourceau. Il en a eu honte, & dans une seconde Edition de sa Lettre, il l'a suprimée. On loüe ensuite son Adversaire *qui, par son silence philosophique, montre un Esprit bien diférent de* Zoile, *à qui l'Abé d'O... le compare si malhonnêtement*: Voilà donc l'Académicien Maitre du champ de bataille; mais je ne crois pas que Personne lui envie la gloire d'une semblable victoire.

Le pis est que cet Abé déchire également les Vivans & les Morts. On peut se rapeller le petit Roman satirique de la même Lettre où l'on fait Mr. *Baile* amoureux de Mad. *Jurieu*, * Tout réclame contre l'Anecdote. *Si Roterdam jugeoit mal de cette étroite union, & si l'on persuada à Mr.* Jurieu, *que lui qui voïoit tant de choses dans l'Apocalipse, ne voïoit pas ce qui se passoit dans sa Maison*, comment concevoir que de tant d'Ecrits violens qui parurent dans ce tems-là contre Mr. *Jurieu*, aucun n'eut glissé

* Journal Helvétiq. Mars 1739. Pag. 274.

quelque mot du comerce de la Dame? Tout le Monde ſait d'ailleurs quel étoit le Caractère de Mr. *Baile*. Voici le Portrait que nous en donne un Auteur qui croïoit le bien connoitre. *C'étoit un Philoſophe qui avoit des mœurs très pures. Ceux qui l'ont le plus fréquenté, aſſurent qu'il n'a jamais eu la moindre aparence de Comerce dérèglé avec les Femmes Il étoit ſobre, tempérant, détaché de l'amour des plaiſirs. On peut lui reprocher des débauches d'Eſprit; mais il n'étoit rien moins que libertin dans les mœurs.*

Mais quand cette Hiſtoriette auroit quelque fondement, je demande s'il eſt permis à un grave Académicien de communiquer au Public de ſemblables Satires? Je liſois hier de ſages Réflexions là-deſſus dans un Livre qui ne doit pas être inconnu à Mr. l'Abé d'*O*. . . . .

L'Auteur blâme préciſément à cet égard Mrs. *Baile* & *Larroque*, qui ſont les deux Héros dont il s'agit principalement dans la Lettre au Préſident. Il ataque d'abord Mr. *Larroque* ſur la *Vie de Mezerai* qu'il a donnée au Public. „ Jamais Faiſeur de Romans, dit-il, „ n'entendit ſi bien que lui, l'art d'altérer le „ fond, & de feindre les circonſtances. Ce „ qui me fâche, c'eſt qu'un Ecrivain vertueux „ ait en quelque ſorte autoriſé par ſon éxem„ ple, ceux qui font par étourderie, ou par „ noirceur, ce qu'il a fait dans un Eſprit de „ plaiſanterie. Car enfin, à parcourir ces Sa„ tires

„ tires anonimes, ces *Ana*, ces Gazettes Li-
„ teraires, dont le nombre ſe multiplie impu-
„ nément tous les jours à la honte de nôtre
„ Siécle, ne diroit-on pas qu'il s'eſt formé une
„ Conſpiration, qui en veut à l'honneur des
„ Gens de Lettres?

„ Quelle pitié, *ajoûte-t'il*, de voir, que
„ Mr. *Baile*, un ſi beau génie, ſe plaiſe à dé-
„ terrer les plus miſérables Brochures, pour
„ en tirer des Anecdotes ſcandaleuſes, qui
„ reçoivent dans ſes *in-Folio* une ſeconde vie,
„ plus durable que la prémiére! Ne craignoit-
„ il point la malédiction lancée dans ces deux
„ Vers du bon Amiot?

Maudit ſois-tu qui va faiſant Recueil
Des Maux de ceux qui giſent au Cercueil. *

„ Mr. *Baile* connoiſſoit la malignité du Cœur
„ humain; il a voulu la chatouiller; mais
„ ſoïons trés contens de n'avoir point de Lec-
„ teurs à ce prix. Quand même ces Anecdo-
„ tes ſeroient certaines, de quelle utilité peut-
„ il être d'en faire mention? Vous me parlez
„ d'un Homme de Lettres, parlez-moi donc
„ de ſes Talens, parlez-moi de ſes Ouvra-
„ ges; mais laiſſez-moi ignorer ſes foibleſſes,
„ & à plus forte raiſon ſes Vices.

Dévinez, *Meſſieurs*, qui eſt ce digne Acadé-
micien qui débite de ſi belles Maximes. Il ſufit qu'il

* Opuſcules de Plutarque, de la Curioſité.

qu'il ſoit Confrére de Mr. l'Abé d'*Olivet*, qu'il ſoit ſon Collégue, pour qu'il doive reſpecter ſon tèmoignage. Mais il a des rélations encore plus étroites avec cet Auteur, puiſque ce que l'on vient de lire, ſe trouve dans la continuation de l'*Hiſtoire de l'Académie Françoiſe*, dont Mr. l'Abé d'*Olivet* régala le Public il y a dix ans. * Croiroit-on qu'il eut pû oublier ainſi ſes propres Règles, & que ce fut lui qui eut prononcé d'avance ſa condamnation?

Si ces Anecdotes ne ſont pas honneur à ſon Cœur, elles ne ſont pas non plus briller ſon diſcernement. C'eſt vouloir ſe moquer du Public, que d'oſer prononcer d'un ton auſſi afirmatif qu'il le fait dans la même Lettre, que Mr. *Baile* n'eſt pas l'Auteur de l'*Avis aux Réfugiez*. ** Permettez-moi, *Meſſieurs*, de dire encore un mot de ce Paradoxe.

Je vais tâcher de me rapeller là-deſſus ce qui fut dit dans une Société de Gens de Lettres où l'on lût la *Brochure* en queſtion, dès qu'elle parut. On fut un peu ſurpris de l'Anecdote; mais beaucoup plus du ton déciſif, dont elle eſt acompagnée. L'Abé d'*O*..... ne laiſſe pas la moindre liberté de ſuſpendre ſon jugement.

Cependant les preuves pour atribuer cet Ouvrage à Mr. *Baile* ſont d'un grand poids. Dès qu'il

* Hiſtoire de l'Académie Françoiſe depuis 1652. juſqu'à 1700. par Mr. l'Abe d'Olivet. Pag. 169

** Journal Helvétiq. Mars 1739. Pag. 272.

qu'il parut, on crut y reconnoitre & le ſtile & la maniére de penſer de ce Savant. Ce Libelle blamoit la révolution d'Angleterre, & inſultoit aux malheurs des Réfugiez. Il y avoit là de quoi rendre l'Auteur fort odieux. Mr. *Baile* fut non ſeulement ſoupçoné, mais bientôt après il ſe vit acuſé. Il ſe défendit aſſés mal, & ſes Amis les plus intimes ne s'afermiſſoient pas beaucoup à nier que l'Ouvrage fut de lui.

Après la mort de Mr. *Baile*, les preuves devinrent plus complettes. Ceux qui étoient dans la confidence, & qui avoient gardé réligieuſement le ſecret, tant que l'on parut ſi acharné contre l'Auteur, s'expliquérent enfin. Le Sr. *Moëtjens* Libraire Catholique Rom. de la *Haïe*, dit ſans détour, que le Public ne s'étoit point trompé dans ſa conjecture. Mr. *Louïs* Réfugié à la *Haïe*, Correcteur d'Imprimerie, & Interprète de Mrs. les Etats pour les Piéces qui devoient être traduites en François, reconnu pour un parfaitement honnête Homme, a auſſi déclaré, après la mort de Mr. *Baile*, qu'il connoiſſoit parfaitement ſon Ecriture, & que tout le Manuſcrit, d'un bout à l'autre, étoit de ſa main, qu'il en avoit même conſervé un Morceau pour faire preuve en cas de beſoin. * Rien n'eſt plus poſitif.

D'un autre côté voici Mr. l'Abe d'*O*... qui plus de 30. Ans aprés, vient nous aprendre que Mr.

* Voïez la Vie de Mr. BAILE, par Mr. Deſmaiſeaux.

Mr. *Larroque lui a dit cent fois qu'il étoit l'Auteur de ce Livre; qu'il en avoit confié le Manuscrit à Mr. Baile, qui le fit imprimer.* Il faut d'abord reconoître que cet Abé n'eſt pas le prémier, qui ait débité cette Anecdote. Mr. *Hartſoeker*, qui étoit à *Paris*, dans le tems que l'*Avis aux Réfugiez*, ſoulevoit toute la *Hollande* contre Mr. *Baile*, ouit dire plûſieurs fois à Mr. *Larroque*, que lui qui lui parloit, en étoit le véritable Auteur. C'étoit une eſpèce de refrein chez lui, que de dire; *J'ai prouvé cela dans mon Avis aux Réfugiez.* Voilà donc deux Sentimens diamétralement opoſez & bien propres à donner du poids au *Pirrhoniſme Hiſtorique.* Un de nos Mrs. dit plaiſamment là deſſus, que la *Naiſſance de ce fameux Libelle ne reſſembloit pas mal à celle du Prétendant en Angleterre, que l'une & l'autre étoient également équivoques, & que ſur toutes les deux, il n'étoit pas poſſible de bâtir un Siſtème qui répondit bien à tout.* Cependant une perſonne de la Compagnie, qui n'aime pas reſter flotant ſur de ſemblables Sujets, nous dit qu'il alloit eſſaier de tout acommoder.

„ Je ſupoſe d'abord, *nous dit il*, que le pro-
„ jet de l'*Avis aux Réfugiez* a été conçû entre
„ Mrs. *Baile* & *Larroque*. Ils étoient Amis depuis
„ long-tems. Ils penſoient l'un comme l'autre
„ ſur les Queſtions traitées dans ce Livre, &
„ ils étoient enſemble en *Hollande*, quand le
„ deſſein fut formé d'y travailler. Mr. *Larroque*

„ quita

„ quita ce Païs-là à cette date, & Mr. *Baile* de-
„ meura aparemment chargé de l'éxécution
„ de cet Ouvrage concerté entr'eux. Dès qu'il
„ fut imprimé, & que Mr *Baile* eut été acusé
„ par Mr. *Jurieu* d'en être le Pére, Mr. *Larro-*
„ *que*, qui étoit alors à *Paris*, essaïa une diver-
„ sion en faveur de son Ami. Pour écarter l'o-
„ rage qui menaçoit le Philosophe de *Roter-*
„ *dam*, il crût qu'il devoit avoüer cet Enfant.
„ Il affectoit sur tout de se l'atribüer avec ceux
„ qui avoient des rélations en *Hollande*, tels
„ que Mr. *Hartsoeker* qui devoit naturellement
„ écrire dans son Païs, cette particularité. Loin
„ que Mr. *Baile* dût trouver mauvais qu'un
„ autre s'attribuât son Ouvrage, il ne pouvoit
„ que lui savoir gré de cet ofice d'Ami. On
„ comprend assez que pour ne lui pas rendre
„ service à demi, il faloit que Mr. *Larroque* dit,
„ non qu'il y avoit quelque part, mais qu'il
„ étoit tout de lui C'auroit été un crime pour
„ Mr. *Baile*, en *Hollande*, d'y avoir trempé le
„ moins du monde.

„ Mr. l'Abé d'O... loüe beaucoup la *Conſtan-*
„ *de Mr.* Baile *à garder à ſes dépens le ſecret de*
„ *ſon Ami, pendant pluſieurs Années.* Mais il lui
„ donne cette loüange un peu trop gratuite-
„ ment. Il ne paroit pas qu'i ait été si réservé
„ là-dessus. Pour donner le change, il ne
„ manquoit pas de dire, que *la voix publique*
„ *donnoit cet Ouvrage au Savant* Mr. de Larro-

„ que *Fils du fameux Miniſtre de Roüen.* * Ce
„ n'eſt donc plus Mr. *Baile* qu'il faut loüer:
„ Ce ſeroit plûtôt Mr. de *Larroque*, qui étoit
„ véritablement le dépoſitaire du ſecret de
„ l'Auteur. Il eſt vrai qu'il n'y avoit pas de
„ riſque pour lui à ſe charger de cette pro-
„ duction. Il ſe rendoit recommandable par
„ là aux Catholiques, quoi qu'en diſe Mr.
„ l'Abé d'*O*... Il n'en faut d'autre preuve,
„ que l'Edition de l'*Avis aux Réfugiez* faite à
„ *Paris* peu de tems après, avec Privilège.
„ Les Cath. Rom. comprirent bien tôt que les
„ principes de ce Livre leur étoient tout à fait
„ favorables.

On s'en à peu près à cette Explication, dans cette Societé, & l'on convint que les Anecdotes de Mr. l'Abé ont beſoin d'être modifiées & éclaircies. S'il continue à nous les donner auſſi crûment, & s'il prétend renverſer les faits les mieux conſtatez, il eſt à craindre qu'on ne les apelle dans la ſuite *Anecdotes à la Varillas.* Je ſuis &c.

Genève ce 20. Mai 1739.

* Lettres de Mr. BAILE, Tome. I. pag. 287.

HIST-

HISTOIRE

Du ſecond Roïaume de Bourgogne, du Comté de Bourgogne, ſous les Rois Carlovingiens, contenuë dans le II. Tome de Mr. le Profeſſeur DUNOD *de Beſançon.* (*)

AVANT d'entrer dans l'Hiſtoire du *ſecond Roïaume de Bourgogne*, Mr. *Dunod* nous donne une petite Diſſertation ſur une *Romaine* trouvée dans des Fondations. Il met à la tête de ſon ſecond Tome la Taille douce qui la répréſente. Et comme cette Romaine eſt fort antique, il eſtime qu'elle peut ſervir à éclaircir quelques points d'Hiſtoire & de Litérature.

La Verge a ſept Pouces & demi de longueur ſur deux lignes & demie de largeur, à chácune de ſes quatre Faces, & elle a pour poids le Buſte d'un Magiſtrat Romain, révétu de la *Trabea.* Elle ſervoit à peſer de trois côtés : Le côté foible, pour les Onces, commence par douze Onces, & continuë juſqu'à cinq Livres dix Onces: Le moins fort n'eſt que pour les Demi Livres & les Livres, & finit par vingt-deux Livres: Le côté fort ſert ſeulement pour les Livres,

(*) Voiés l'Hiſt. du 1. Roiaume Journal Helvétique Février 1739. p. 158. Mars p. 244. Avril p. 345.

les cinq & les dix, marquées en Chifres Romains: Il commence par vingt-cinq Livres & finit par ſoixante-quatre. De ſorte qu'on peut peſer depuis une Once juſqu'à ſoixante-quatre Livres Romaines. L'étude des anciens poids renferme des ſujets de conteſtations infinis. On ſait que la Livre Romaine ancienne étoit de douze Onces; mais il n'eſt pas certain que l'Once Romaine d'aujourd'hui ſoit du même poids. Les Savans ont crû que les douze Onces anciennes n'en peſoient que dix & demi des nôtres. Cette opinion eſt ſoûtenuë par nôtre Romaine: Prémier avantage que l'on en peut tirer.

Le ſecond eſt qu'on connoit l'habillement que les anciens apelloient *Trabea*, & qui étoit réſervé aux prémiers Magiſtrats de la Ville de *Rome*, aux Conſuls, aux Prèteurs, & à ceux qui triomphoient. C'étoit une *Toge* fort pliſſée & ornée de bandes, non ſeulement par les bords, mais encore autour du Corps. Il y avoit, dit Mr. *Dunod*, un autre Habit, *Latus Clavus*, dont la forme, ſuivant DOM DE MONTFAUCON, n'eſt pas moins incertaine. Mais que ce Savant nous permette d'hazarder ici quelques obſervations. Les Romains enrichiſſoient le fond de leurs Habits, quelque beau qu'il fut, par des broderies ou par des piéces d'Etoffes plus riches, & de diverſes couleurs, qu'ils y ajoutoient, & les Habits prenoient le nom de ces diférens embéliſſemens: *Veſtis Palmata*,

ſi

ſi la broderie unie ou de piéces raportées repréſentoit des Palmes; *Verrucata*, c'eſt-à-dire, *Boſſelée*, ſi la broderie étoit relevée; *Latus Clavus*, Laticlave, ſi des Cloux brodés ou apliqués en formoient le deſſein, & ce dernier enrichiſſement étoit reſervé pour les *Sénateurs* & les *Praticiens*. Ces ſortes d'Ouvrages étoient-ſans doute autrefois du goût des *Romains*, & peut être ſont-ils encore celui d'aujourd'hui. On peut faire de trés belles Figures avec des Cloux brodés de relief en Or, en Argent, en Azur, en Pourpre, & par un acord de toutes ſortes de couleurs. Les têtes de Cloux aplaties ſont châcune une eſpèce d'ovale: On répréſente tel objet que l'on veut; les pointes tournées en dehors & entrelaſſées par d'autres Cloux continuent le deſſein & le rempliſſent d'une maniére que des Perſonnes de bon goût le trouvent ſuperbe. On pouvoit encore à l'éxemple des Brodequins des Soldats, à Cloux fichés, *Clavi Caligares*, ſemer ces Habits de têtes de Cloux dorés & en faire une broderie magnifique. Il y avoit auſſi l'Anguſti clave, *Anguſtus clavus* pour les Chevaliers, & l'uſage de ces deux ſortes d'Habits, diſtingués par des broderies de Cloux, étoit défendu au Peuple. Au reſte les Savans ſont peu d'acord ſur ces Habillemens. Quelques uns eſtiment que le *Laticlave* étoit une Tunique longue, mais ils ne s'expliquent pas ſi elle eſt ample & large: Il ſemble cependant qu'elle eſt

apellée

apellée *Latus clavus*, plûtôt par cette conſidération que par la largeur des Cloux, de même que *Languſti clave* n'eſt nommée telle que parce qu'elle eſt plus étroite, ſans avoir égard que les Cloux l'étoient pareillement. Prenons encore une autre idée ſur ce ſujet. Ne s'agit il point ici d'une Robe de Pourpe, avec ſon rebord enrichi de Cloux, en broderie, & que c'eſt ce *rebord ou cette bande* qui étoit apellée *Latus clavus*, large ou étroite, ſuivant la digni é de ceux qui la portoient? On peut voir là-deſſus Mr. G. *Nieuport*, dans ſon Ouvrage ſur l'explication du Rit des anciens Romains : * Mais ſans décider cette dificulté, ne pourroit-on pas s'imaginer, que la largeur de la Robe ou de la Bande, ou des Cloux a été priſe en conſidération cumulativement? Cela ſoit dit en paſſant. En tout cas ce n'eſt pas un Article de foi. Ce n'eſt pas tout. Ajoutons enfin une derniére obſervation, c'eſt que le *Laticlave* ſe prenoit encore pour le *Senateur* & pour ſa dignité, *Lati clavi Senatores*. Nous voions quelque choſe de pareil en *France*; la Robe s'y prend auſſi pour la Magiſtrature. L'idée qu'elle nous répréſente, ne doit rien avoir que de grand, de reſpectueux & de vénerable : Cependant les Gens d'Epée traitent quelquesfois de *Robins* ceux qui en ſont revêtus : A quoi peut on atribuer ce trait un peu équivoque

* Succinta explicatio Rituum qui olim apud Romanos obtinuerunt Budiſlæ MDCCXXII.

que? A leur bravoure uniquement: Ils ſont en habitude de ne reconnoitre d'autre autorité que celle qu'ils ont aquiſe à la pointe de leur Epée.

Revenons à nos *Romains*. Quoi que l'Antiquité n'ait jamais reconnû l'uſage de mettre des Mouches ſur le viſage des Dames, & encore moins ſur celui des Hommes, les *Romains* & les *Romaines* ſe revanchoient ſur leurs Habits mouchetés, enrichis de bandes gauderonées & apliquées en forme de Cercles, de diſtance en diſtance, juſques au nombre de ſept, qu'on nommoit *Eptalores*: Voilà les *Falbalas* & *les Pretintailles*, renouvellés au commencement de ce Siécle. On donna auſſi plus de largeur aux Habits, on emploia les Bourelets: Voilà les *Paniers*, & les *Vertugadins* d'aujourd'hui: Mode diſpendieuſe, inutile, incommode & ſouverainement ridicule. Au reſte quant aux *Romains*, les prémiers ne penſerent, ſur la Matiére des Habits, qu'aux règles de la néceſſité & de la bienſéance, mais le retour de leurs Armées victorieuſes de l'*Aſie*, remplit *Rome* des modes & des uſages de ces Peuples voluptueux. Dans la ſuite, le Luxe paſſa également dans les deux Sexes; la Volupté & les plaiſirs l'augmentérent continuellement; les Eſprits s'afoiblirent; l'Empire tomba en décadence; & enfin il périt malheureuſement. Qu'on ne confonde pas ici les Habits d'honneur des *Prèteurs*, des *Conſuls* & autres *Magiſtrats*; ceux qui aiment l'ordre doivent

vent reconnoitre en même tems la néceſſité de pareilles diſtinctions, & ſi tous ceux qui ſont élevés dans les Emplois publics & dans les Dignités, ſoit dans les Monarchies, ſoit dans les Républiques, ne veulent pas s'y ſoumettre, c'eſt une preuve complette qu'ils ne les meritent pas.

Les ſages *Romains*, qui connoiſſoient tout le prix & l'importance de cette Maxime, ſont encore répréſentés aujourd'hui avec leurs Ormens & leurs Habits de Cérémonies, dans divers Monumens que nous en avons. Le poids de nôtre Romaine nous fait voir un Magiſtrat de la prémiére Diſtinction. Mr. *Dunod* eſtime que c'eſt l'un de ceux qui ont fait des Règlemens ſur les poids, & que ce peut être *Pretextatus*, Prefet de *Rome*, ſous les Empereurs *Valentinien* & *Valens*, qui ont règné au milieu du troiſiéme Siécle. Ce Préfet avoit réformé les poids dans tout l'Empire Romain. Le *Préfet* de *Rome* portoit le *Trabea* comme les Conſuls. Ce Magiſtrat avoit droit d'aſſembler le *Sénat*, quoi qu'il ne fut pas Sénateur. Il étoit Prince né du Sénat, & il diſoit ſon avis avant les *Conſulaires*. Mr. *Dunod* parle du Mariage de *Pretextatus*, de ſon illuſtre extraction, & de ſes Vertus. Les Veſtales lui avoient dédié une Statüe pour honorer ſon mérite: En effet *Pretextatus* etoit un Magiſtrat digne de l'ancienne *Rome*, aimé & eſtimé des *Empereurs*, veneré des *Sénateurs*, craint

craint & chéri du Peuple. On recherche avec empreſſement, les Buſtes, les Médailles des Empereurs & des Princes, dont la plûpart tirent leur mérite de leur élevation; mais avec quel plaiſir ne doit on pas voir la répréſentation d'un grand Homme, que ſes Vertus, ſes Talens & ſes rares qualités ont élevé par degré dans toutes les Dignités de l'Etat? *La Juſtice*, dit Mr. Dunod, *publiquement éxercée, ſans partialité, avec gravité, & atention, par un Magiſtrat qui a pris le ſoin néceſſaire pour être inſtruit des Loix, éterniſe ſa mémoire, comme les Lauriers de Bellone celle d'un Général d'Armée*: Il emploïe l'Autorité de *Gratien* pour finir l'Eloge de *Pretextatus*; mais avoit-il beſoin d'une autre autorité que de la ſienne, & n'eſt ce pas là le Langage de tous ceux qui aiment l'Ordre & la Juſtice, tant commutative que diſtributive? Cela eſt vrai, mais quand il s'agit d'un grand & excellent Magiſtrat, l'Homme droit & l'honête-Homme croit qu'il n'en dit jamais aſſes.

L'Auteur de l'Extrait entre ici dans l'Hiſtoire du ſecond Roïaume de Bourgogne; mais pour ne pas couper ce Morceau Hiſtorique, nous nous voïons obligés de le renvoïer à un autre Mois.

AUX EDITEURS.

MESSIEURS,

JE ne releverois point une faute d'Impreſſion qui s'eſt gliſſée dans vôtre dernier Journal, ſi elle n'intéreſſoit que moi; mais cette faute eſt malheureuſement tombée ſur l'Extrait que j'ai pris la liberté de donner des excellentes Reflexions d'un célèbre Profeſſeur. * Il n'eſt pas juſte qu'il ſouffre doublement, & des fautes de l'Imprimeur, & de celles qui ont pû m'échaper. Cette erreur ſe trouve à la Page 338. du Journal d'Avril. Il y a deux ou trois Lignes qui ont été omiſes, ſur la fin de la Page; ce qui obſcurcit tout à fait le ſens, & produit un galimatias. On ne peut guères ſupléer à ces ſortes de mépriſes, & j'avoüe qu'elles ſont ſenſibles à un Auteur, qui ſe pique, du moins, d'etre clair & raiſonable. Je prie donc le Lecteur de rétablir ainſi le Texte.

Peut être y a-t'il moins d'Agnes, & moins de Précieuſes ridicules; mais y a t'il moins d'Avares & moins de Joueurs? La Réligion ſeule eſt capable de moderer ou de corriger les Paſſions des Hommes: elle ſeule peut les engager à pratiquer la Vertu, par des motifs dignes d'un Etre qui fait profeſſion de la connoitre & de l'aimer.

Le mot d'*Honneur* a été auſſi ſauté dans le dernier des quatre Vers de *Corneille*, qui ſe trou-

* Mr. MAURICE, Paſteur & Prof. en Théol. à Genéve.

trouvent à la Page 333. mais cette erreur eſt facile à connoitre, & ce n'eſt là qu'une bagatelle.

Une omiſſion plus importante, & qui eſt véritablement de moi, c'eſt d'avoir négligé de faire uſage, dans ces *Réflexions ſur la Comédie*, d'une belle Stance de l'Abbé TESTU, qui venoit parfaitement bien au ſujet: La voici.

Que j'aimois autre-fois ces prophanes Spectacles,
Qui par un Art trompeur flatoient mes Paſſions;
Je préferois, Seigneur, ces vaines fictions
Aux Saintes Vérités de vos divins Oracles:
Là mon Cœur à mes ſens ſe laiſſant emporter,
Se faiſoit un bonheur de voir répréſenter
Sa Misère & ſa Servitude;
Et cherchant à nourrir ſes plus honteux déſirs,
Jouiſſoit ſans inquiétude
De l'Image de ſes plaiſirs.

Le même Auteur fait encore une excellente Réflexion ſur les Spectacles: Il les croit moins dangereux que ces Converſations tendres & galantes, qui échaufent l'imagination, & qui remüent le cœur. Voici ce qu'il dit: *Nous donnons à toute heure de nouvelles Armes à nos Paſſions, par nos Diſcours; il y a même lieu de croire que ces entretiens ſont plus dagereux que les Romans & les Spectacles, parce que l'on n'a pas ſeulement à craindre ce que l'on entend, mais ce que l'on dit; l'imagination qui reçoit des impreſſions par les Diſcours des autres, ſe ſaiſit encore plus fortement*

par les Diſcours que l'on tient ſoi même ; de ſorte que s'il eſt vrai que les Comédies & les Spectacles nous tendent des Piéges, nous pouvons dire que nous en tendons à nous mêmes, dans ces entretiens où nous joüons nôtre Rôle aux dépens des autres, & à nos propres dépens.

Il eſt bien certain que ce ne ſont pas les *Spectacles* & les *Romans*, qui nourriſſent ſeuls les Paſſions ; nôtre Cœur en eſt la ſource, & le Commerce que nous avons les uns avec les autres les réveille avec une trés grande facilité. On pourroit preſque dire de la lecture des *Comédies* & des *Romans* ce que la Fontaine dit de ſes *Contes*.

Eloignés les Amans, Belles, liſés mon Livre,
Je répons de vous Corps pour Corps.

Ce que je trouve de plus dangereux dans la Lecture des Comédies, ce ſont certaines Maximes relachées que l'on y gliſſe adroitement, & que nôtre foibleſſe ou nôtre malignité ne nous engagent que trop à adopter. Par éxemple, Mr. *De Voltaire* fait, dans ſon Oedipe, un Portrait des *Prêtres Thébains*, qui ne leur eſt guères honorable. Après pluſieurs Vers que récite *Oedipe*, voici ce qu'il ajoûte.

Nos Prêtres ne ſont point ce qu'un vain Peuple penſe,
Nôtre crédulité fait toute leur Science,
Un Miniſtère Saint les atache aux Autels,
Ils aprochent les Dieux, mais ils ſont des Mortels.

De

De telles idées devroient être abſolument ſupprimées, parce que les conſéquences en ſont dangereuſes. Lors même que l'on mépriſe la Réligion des anciens Paiens, on doit reſpecter le Caractère des Prêtres qui la profeſſoient. Il y a dans la même Pièce quelques Maximes hardies, que les Libertins peuvent faire valoir contre la Réligion même. Ces Maximes ſont d'autant plus pernicieuſes, qu'elles ſont ornées de toutes les graces de la Poëſie: Mais ce n'eſt pas ici le lieu de les relever; cette Lettre n'eſt déja que trop longue pour le ſujet qui l'a ocaſionée.

Je ſuis, &c.

Gnève ce 20. Mai 1739. J. B. T.

SAMUELIS WERENFELSII S. S. Theologiæ Doctoris, ejuſdemque in Academia Baſilienſi Profeſſoris Opuſcula Theologica, Philoſophica, & Philologica &c. *T. II. Lauſannæ & Genevæ ſumptibus Marci-Michaelis* BOUSQUET, *& Sociorum* 1739. 4.to. de 579 p. ſans la Préface & la Table.

CE ſecond Tome des Opuſcules de l'Illuſtre Mr. Werenfels qui vient de paroitre, eſt diviſé en deux Parties. Il contient trente Diſſertations ou Diſcours ſur diférens ſujets de

de Philoſophie, & de Philologie, tant ſacrée, que profane, dont pluſieurs n'avoient point parû dans les autres Editions. La Diſſertation ſur les Logomachies des Savans, connue dès long-tems, qui ſeule auroit ſufi pour immortaliſer le Nom de l'Auteur, eſt placée à la tête de ce Volume. En général toutes les Piéces qu'il renferme, ſont dignes de cet excellent Théologien & manifeſtent ſa grande pénétration, la netteté de ſes idées, & ſa profonde Erudition. Tout ce qui eſt ſorti de la Plume de ce Savant Docteur eſt marqué au bon Coin, & on ne peut rien ajoûter à l'élégance du Stile, & à la ſolidité du raiſonnement. Le Lecteur verra, ſur-tout avec plaiſir, un Dialogue ſur l'Immortalité de l'Ame, quatre Piéces qui roulent ſur l'éxiſtence de Dieu, & la folie de l'Atheiſme; un autre Dialogue ſur le concours de Dieu avec les Créatures; une Diſſertation ſur la liberté de l'Homme; & une autre ſur la chûte d'*Adam*: Les Théologiens trouveront d'excellens Avis ſur la maniére d'interprèter l'Ecriture Sainte, dans la prémiére Piéce de la ſeconde Partie de ce Volume. Les trois derniers Diſcours qu'il contient, roulent *ſur la Foi que l'on doit garder aux Hérétiques*; ſur la *vraïe liberté des Etudians*, & ſur le juſte *prix que l'on doit donner à la vraïe gloire.* Ce Volume finit par 235. Epigrames, & une Apendice de 56. autres. La derniére eſt à la loüange de S. Em.

le

le Cardinal de FLEURI, que l'Auteur regarde non ſeulement comme le *Neſtor* de la *France*, mais auſſi de toute l'*Europe*. On ne ſera pas fâché de voir ici ce beau Morceau de Poeſie.

IN LAUDEM *Cardinalis* DE FLEURI, GALLIÆ, *niſi ſit dicendum totius* EUROPÆ *NESTORIS.*

Vim tẽperatum Dî quoq; provehunt in majus. HOR.

NE quis RICHELIOS mihi jactet, vel MAZARINOS;
Pax, quam FLEURIADI, debes, Te, GALLIA magnam
Una facit; tantum non hi valuere MINISTRI.
Sed Patriam non huic ſatis eſt ſpectare potentem,
Proſpiciens longe mens NESTORIS, at cavet uſque,
Ne Populis fiat creſcens inviſa poteſtas.
Amplis ſitque licet nunc GALLIA viribus aucta,
Credere JUSTITIÆ CUSTOS non hanc ſinit unquam,
Plurima cum poſſit, ſe poſſe & quod ſit iniquum;
Nec cupit ut monſtret, ſe nunc magis eſſe timendam;
Sed vires creviſſe ſibi, queis proſit Amicis,
Atque ſalutiferam TOTI ſe comprobet ORBI.

On peut voir la modeſtie de l'Auteur, ſur cette Epigramme, dans ces deux Vers qui la ſuivent

Hos qui Verſiculos fecit non ille Poëta eſt,
Celſam at Virtutem mirari haud forſan ineptus.

Cette même modeſtie paroit encore d'une maniére bien loüable dans ces quatre Vers, qui ſont la clôture de tout l'Ouvrage.

AUCTOR

AUCTOR
ad LECTOREM ſuorum Opuſculorum.

Toto hoc in libro, quæ ſunt mala, ſunt mea cuncta;
Sed bona non ſimili vendico jure mihi,
Fac Tu, Lector, idem; mala cum legis hæc mea crede,
Veniſſe ex alio ſed mihi fonte bona.

Cette Edition eſt au reſte des plus belles & des plus correctes. Mrs. *Bouſquet & Comp.* ont obtenu, non ſeulement un Privilège excluſif de LL. EE. de BERNE, leurs Souverains, ſignifié à tous les Imprimeurs & Libraires du Canton; mais auſſi un autre Privilège de S. M. I. & C. dûëment notifié à la derniére Foire de Pâques de *Francfort*, à tous les Libraires qui la fréquentent. Ils ne ſe prévalent cependant pas de ces Privilèges, pour fixer un Prix trop haut à cet Ouvrage, puis qu'ils le donnent actüellement, à ceux qui n'ont pas ſouſcrit, à raiſon de L. 7. 10. les deux Volumes.

Pour mieux connoitre les ſentimens & le caractère de l'Illuſtre Théologien, dont nous annonçons l'Ouvrage, nous donnerons ici l'idée qu'il a tracée d'un *Philoſophe*, ou d'un Amateur de la Sageſſe. Cet excellent Morceau, qui eſt écrit en *François*, ſe trouve à la page 195. du II. Tome. Il peut être d'une utilité générale, & on reconnoit l'Auteur dans ce beau Tableau.

IDE'E

IDE'E D'UN PHILOSOPHE.

JE me repréſente un Homme, qui a perfectioné ſa Raiſon naturelle autant qu'on le peut faire: Il s'eſt acoutumé de bonne heure à faire uſage de ſon Eſprit; il s'eſt éxercé dans les Etudes, qui ſervent à le rendre plus atentif, plus juſte, & plus pénétrant. Il a apris à diſtinguer de cette maniére le vrai & le faux, le certain & le douteux, le plus & le moins vraiſemblable Outre cela il a guéri ſon Eſprit de tous les Préjugés de l'Enfance, & de toute prévention pour de certains Hommes, ou pour de certains Livres, de quelque réputation qu'ils puiſſent être dans le Monde, pour les Coutumes de ſon Païs, & pour une infinité de fauſſes Maximes, que les Paſſions des Hommes ont établies. Avec cet Eſprit, il s'aplique uniquement à la Sageſſe; ce qu'il ne croit pas faire, en aprenant ou en ſe forgeant lui même un Siſtéme de Philoſophie, dont il s'entête, qu'il veut garantir ſans défaut, & le ſoutenir contre tous ceux qui oſeront entrer en lice contre lui; ſachant ce qu'il faut pour ſavoir une choſe, il ne croit jamais ſavoir ce qu'il ne ſait pas. Il n'a pas non plus le goût de nos Savans, qui ne cherchent qu'à ſe diſtinguer par la multitude & par la rareté de leurs connoiſſances. Il ne croit pas qu'un Homme eſt plus ſage que ſon Voiſin, quand il ſait mille choſes inutiles, qui ſont inconües à l'autre Il médite ſur les meilleurs Livres, il fait des Réflexions, non ſeulement ſur ce qu'il lit; mais ſur tout ce qui ſe préſente à lui.

Il étudie le Monde auſſi-bien que les Livres, & le plus ſouvent il s'étudie lui-même. Dans toutes ſes Etudes il s'aplique principalement à trouver les connoiſſances qui ſont les plus néceſſaires & les plus importantes pour bien vivre; c'eſt le but qu'il a toûjours en vûë; plus une Vérité eſt utile à cette fin, plus il y trouve d'atraits, plus il s'y arrête, plus il y prend plaiſir. Il la déduit de ſes prémiers principes, il la tourne de tous côtés, il limite ſon étenduë, il détermine au juſte ſa certitude ou ſa vraiſemblance. Il ſe la rend familiére, il ſe l'imprime, afin que cette Vérité, toûjours préſente à ſon Eſprit, règle ſa conduite. D'une Maxime générale, il tire beaucoup de particulières, pour les avoir toutes faites autant de fois qu'il faut, pour agir ſuivant ces Règles.

Aïant par ce moïen enrichi ſon Eſprit de tant de ſalutaires connoiſſances, il ne borne pas là ſes Etudes, il croit que le principal eſt encore à faire. Il voit, que les Hommes agiſſent rarement ſelon leurs lumiéres. La Raiſon a beau les apeller, ils n'ont pas la force de la ſuivre; les paſſions & les inclinations les portent ailleurs Il ſent ce défaut en lui même, il penſe donc à régler ſon Cœur, après avoir éclairé ſa Raiſon. Il s'acoutume peu à peu à ne pas ſuivre ſes inclinations déraiſonables, il s'éxerce à moderer ſes paſſions, il réſiſte à leurs emportemens, il s'éforce à les contrarier, il donte ſon tempérament & le corrige par une Vie règlée. Ne pouvant pas toûjours arrêter comme il voudroit le cours de ſon Sang & de ſes Eſprits, il fuit les Objets, qui peuvent produire quelque dérégle-

ment dans ſon Cœur : Il ſe prive même des plaiſirs innocens pour s'acoutumer à ſe pouvoir paſſer des illégitimes. Ainſi par une longue coutume, par une vigilance continüelle, par tant d'exercices & d'éforts redoublés, il ſe fait une habitude de ſuivre ſa Raiſon préférablement à ſes paſſions. Le plaiſir inexprimable qu'il reſſent dans ſon Ame, après chaque victoire que la Raiſon remporte ſur ſes Ennemis, lui rend à la fin agréable ce qui lui ſembloit dur auparavant. L'empire de la Raiſon ne lui paroit plus une tiranie, les paſſions même s'y ſoumettent de leur bon gré. La plus forte inclination de nôtre Homme devient enfin celle de ne ſe départir jamais de la Raiſon. Les paſſions qui ne ſont plus ſes Ennemis, marchent avec elle de compagnie. Si cet Homme aime quelque choſe, c'eſt que la Raiſon le trouve aimable. Il n'abhorre que ce que la Raiſon abhorre. Tant s'en faut que les paſſions l'empêchent de ſuivre la Raiſon, qu'au contraire elles le pouſſent à le faire avec plus de zèle & de plaiſir. Voilà enfin la vie du Sage. Je ne ſais ſi jamais Homme eſt parvenu juſques là, mais je ſais bien que jamais Homme n'a fait tout ce qu'il a pû pour y parvenir. Et je ſuis ſûr, que ceux qui tendent à cette vie raiſonable, pour ne pas ateindre à la perfection, ne perdront pas leur tems. Je ſuis même fort trompé s'ils pourront mieux l'emploier. Ceux qui le font, & qui tachent de parvenir à la félicité, par la voïe que je viens de tracer, s'apliquant à cette étude, auſſi ſérieuſement que l'importance de la choſe le demande, ce ſont ceux que j'apelle **Philoſophes**, *c'eſt à dire*, **Amateurs de la Sageſſe.**

TEMPE HELVETICA,

Dissertationes atque Observationes Theologicas, Philologicas, Criticas, Historicas, exibens, Tomi Tertii, Sectio secunda &c. Tiguri, ex Officina Heideggeriana &c.

NOus avons indiqué, dans nôtre Journal de Janvier 1738. les Piéces contenûes dans la premiére Section du troiſiéme Tome de cet Ouvrage Latin, qui continue à paroître. La ſeconde Section eſt dédiée à Mr MARC MORLOT, Sénateur de la République de *Berne*, par M. le Prof. *Altman*. Elle contient huit Articles.

I. Une *Diſſertation ſur l'Idolatrie des Gentils.* Elle avoit été faite en 1638 par Mr. MARC MORLOT, aujourd hui Sénateur, dans le tems qu'il étudioit en *Hollande.*

II. Un *Diſcours* de Mr. GASPARD BRUNNER, de *Zurich*, ſur ces Paroles de la I. aux Theſſal. Ch. V. ℣. 19. *N'éteignés point l'Eſprit.* On y a joint la Vie de l'Auteur, par Mr. J.G HULDRIC.

III. Un *Diſcours inaugural* de Mr. LOUIS TRONCHIN, Prof. en Theol. à *Genève*, ſur les qualités d'un Docteur Evangelique, tiré de la II. Ep. à Tim. Ch. II. ℣. 23. 25. Il renferme un Abrégé de la Vie du célebre Mr. J ALPHONSE TURRETTIN, avec un Catalogue de ſes Ouvrages.

IV.

IV. *Diſſertation Epiſtolaire*, de Mr. JAQUES BRUCKER, Théologien célèbre d'*Allemagne*, ſur la ruſe des *Stoiciens* Imitateur des *Chrétiens*.

V. *Eſſai d'Obſervations Hiſtoriques*, par Mr. JAQUES CHRISTOPH. BECK, Prof. en Hiſt. à *Bâle*.

VI. *Méditations ſur le Miſtère des Prophéties d'Eſaïe & de Michée*, citées dans le I. & II. Chap. de St. *Matthieu*, ſur la Nativité de N. S. par Mr. SAMUEL KÖNIG, Proſ. extraordinaire à *Berne*.

VII. *Diſſertation ſur la patience de* JESUS-CHRIST envers l'*Egliſe Judaïque*, qui aprochoit de ſa ruine, tirée du Verſet 20. du Chap. XII. de St. *Matthieu*, par Mr. J. FREDERIC STAPFER, de *Berne*, Min. du St. Evangile.

VIII. Cet Article renferme quelques Nouvelles Literaires.

DECOUVERTES CURIEUSES.

MR. *De Rivat*, jeune Homme du *Valais*, qui a beaucoup de génie & de pénétration, prétend avoir fait diverſes Découvertes fort curieuſes. Il dit entr'autres, qu'il a trouvé la maniére de conſtruire, & qu'il a même éxécuté, une *Horloge*, qui ſe remonte ſeule châque jour, par une force étrangére & naturelle, ſoit par la Lumiére même. Il a découvert de plus l'invention d'une autre *Horloge*, qui n'eſt point ſujette à la rouille, même ſur Mer; un *Verre brûlant*, capable d'enflamer un Corps à la diſtance de la portée du Canon; un *Microſcope*, par le moïen duquel les Objets

même imperceptibles avec les Inſtrumens les plus éxacts, ſe diſcernent très aiſément, & qui les groſſit vingt mille fois plus qu'aucun de ceux que l'on a inventé juſques ici ; un *Teleſcope* par le moïen duquel on pourra voir les Maiſons des Habitans de la Lune, s'il y en a. L'Auteur de ces Découvertes a formé le deſſein de ſe rendre à *Londres*, pour les communiquer à la *Societé Roïale des Sciences*. Elles ſont ſi extraordinaires, qu'il faut atendre des Expériences certaines & bien conſtatées pour y ajouter foi.

Le *Véhicule merveilleux*, qui nous eſt annoncé dans une Brochure publiée tout récemment à *Paris*, eſt de ce genre, & a quelque choſe de plus étonnant encore. Voici de quoi il eſt queſtion. Un Particulier nommé Mr. *Ferrarois*, qui a de l'Etude, & qui poſſède bien les Mathématiques & la Phiſique, en eſt l'Auteur. Son Projet eſt de conſtruire une eſpèce de *Vaiſſeau volant*, qui fende l'Air, comme nos Bâtimens ordinaires fendent la Mer & les Rivières, & qui puiſſe être gouverné au gré des Voïageurs Aëriens, comme les Pilotes font prendre à leurs Vaiſſeaux, la route qu'il leur plait. L'Auteur, dans ſa Brochure, promet ce merveilleux Spectacle au Public ; mais il ne l'explique pas bien clairement, parce qu'il craint que ce qu'il a d'étonnant, ne revolte d'abord les Eſprits. On ſait ſeulement qu'il a promis de faire inceſſamment ſes expériences aux Yeux de tous les Curieux, & déclaré qu'il révéleroit enſuite, ſuivant l'Ordre du Roi, le Secret merveilleux de ſon *Vaiſſeau volant*.

ENIGME.

JADIS j'étois fort à la mode :
Alors des gens voluptueux,
Pour me rendre plus commode
N'épargnoient ni parfums, ni Métaux précieux.
J'ai mes lieux & mon tems encore.
On connoit mon utilité ;
Et ceux qu'une fiévre dévore
Me reclament ſouvent dans leur néceſſité.
Les uns me cherchent par delices,
Et d'autres par amuſement ;
Ceux ci font divers exercices
Pour obtenir de moi leur rétabliſſement ;
Car je ſuis aſſez ſalutaire,
Lors qu'on me recherche à propos :
Après avoir fait perdre terre,
J'excite l'apétit, & cauſe un doux repos.
Si quelque jeune homme peu ſage,
Me cherchant, a trouvé la mort,
Sa perte n'eſt pas mon ouvrage,
Gardez-vous pour cela de me blâmer à tort.

VOICI une Explication du Logogriphe d'Avril, qui nous a été envoïée par une Demoiſelle de cette Ville.

LE mot du Logogriphe eſt celui de PROCES.
Procès eſt un combat dont ſouvent le ſuccès.
Abat les fiers Plaideurs, les deſole & les ruine.
C'eſt le fatal Laurier que le ſort leur deſtine.
Homme, ſi tu es ſage, & cheriſſant la Paix,
Immole à ton repos un leger interrêt.

Neûchâtel le 12. *Mai* 1739. H. DE G...

TABLE.

TABLE.

LETTRE ſur une Inſcription trouvée en Savoie. 397.
Eclairciſſemens de Mr. Guiſi ſur l'Union de l'Ame avec le Corps 410.
Lettre de Mr. le Docteur D'Ivernois aux Editeurs. 425.
Conſidérations ſur les Bains doux, ſpécialement ceux du Lac &c. 427.
Suplément de l'Amuſement Philoſophique du Langage des Bêtes. 454.
Hiſtoire du ſecond Roiaume de Bourgogne &c. 477.
Lettre de Mr. J. B. T. aux Editeurs 384.
Oeuvres de Mr. Werenfels T. II. 487.
Epigramme Latine du même à la loüange du Cardinal de Fleuri. 489.
Idée d'un Philoſophe par le même. 491.
Tempe Helvetica. 494.
Découvertes extraordinaires. 495.
Enigme. 497.
Explication du Logogriphe d'Avril. 497.